



Accueil, besoins & espoirs des Mineurs Non Accompagnés

Etude réalisée en France - Italie - Espagne

Septembre 2017

Etude réalisée par
Cédric Leva
Apprentis d'Auteuil



OBSERVATOIRE
DES JEUNES ET DES FAMILLES

Présentation Vers Le Haut

Lancé en 2015 avec l'ambition de nourrir le débat public, les décideurs et les acteurs de l'éducation, VERS LE HAUT est un think tank hors du champ partisan dédié aux jeunes, aux familles et à l'éducation.

VERS LE HAUT associe à sa réflexion des acteurs de terrain, des jeunes et des familles, des experts et des personnalités de la société civile tout en appuyant son travail sur des études et des recherches scientifiques.

VERS LE HAUT diffuse des propositions concrètes afin d'élaborer un projet éducatif adapté aux défis de notre temps.



Les partenaires de Vers Le Haut

Un regard sur ce qui marche

Créé à l'initiative de plusieurs acteurs engagés en faveur de la jeunesse, VERS LE HAUT s'attache particulièrement à valoriser les expériences de terrain réussies.

Nous capitalisons sur les bonnes pratiques qui font leur preuve en France comme à l'étranger.

VERS LE HAUT travaille de manière indépendante, dans un esprit de coopération et d'ouverture.

Déjà publiés

- Soyons à la hauteur des espérances de la jeunesse – Novembre 2015
- Vivre grandir construire ensemble - Janvier 2016
- Pas d'éducateur, pas d'éducation ! - Mai 2016
- Education : quel « retour sur investissement » ? - Juin 2016
- Mobilisation générale pour l'éducation – Novembre 2016
- Ecole : de l'entre-soi à l'entre-nous – Septembre 2016
- Ecole : de la sélection par l'échec au développement des talents de chacun – Février 2017
- Bac : quels enjeux derrière la réforme ? – Juin 2017
- Soutenir les familles, le meilleur investissement social – Juin 2017
- A l'école de la confiance, quelle place pour les parents ? – Août 2017

Introduction

L'éducation, une réponse majeure aux défis migratoires

Dans le débat sur la question migratoire, l'éducation est souvent la grande oubliée.

On parle de régulation des flux, d'hébergement, de sécurité.... On parle parfois d'intégration, mais de façon si vague que cela ressemble à une incantation un peu vaine. L'éducation est pourtant l'un des éléments majeurs pour répondre aux défis migratoires qui se posent en Europe.

Au-delà des statistiques et des images-chocs qui font parfois la Une de l'actualité et qui suscitent tantôt la compassion, tantôt la peur, il y a des personnes. Avec leurs histoires, leurs talents, leurs fragilités et leurs rêves. Et parmi ces personnes, la plupart sont jeunes, beaucoup sont des mineurs. Certains sont seuls, sans leurs parents. On les appelle les mineurs non accompagnés. Ils arrivent sur le sol européen et ils ont le droit à la protection due à chaque enfant, quelle que soit sa nationalité.

Nous avons voulu donner la parole à ces jeunes. Nous mettre à leur écoute pour savoir qui ils sont, ce qu'ils avaient vécu et ce qu'ils viennent faire en Europe. Quelles sont leurs aspirations et leurs déceptions ? Comment ils perçoivent l'accompagnement qu'ils reçoivent et comment ils se projettent dans l'avenir ?

Ces paroles ouvrent des pistes pour mieux comprendre et accompagner les jeunes mineurs non accompagnés. Nous en avons tiré des enseignements qui intéresseront les décideurs publics, les éducateurs et tous les acteurs impliqués dans l'accueil des mineurs non accompagnés.

Quelle que soit la suite de leur parcours – qu'ils restent en Europe ou qu'ils repartent dans leur pays - donner à ces jeunes les moyens de développer au mieux leurs talents est primordial.

C'est une question de droits humains et de justice.

C'est aussi notre intérêt. En apprenant notre langue, en découvrant notre culture, en se formant à un métier, ils pourront mieux s'intégrer dans la société française et y apporter leur contribution, ou bien contribuer au développement de leur pays d'origine.

Cette enquête porte sur les jeunes mineurs, qui font l'objet d'une protection particulière. Mais au-delà des seuls mineurs, l'intégration des jeunes migrants présents sur le territoire européen et qui y sont durablement - quel que soit leur statut - passe par un effort massif en faveur de l'éducation.

On objectera que cela coûte cher. On répondra que l'échec de l'intégration coûte encore plus cher. Financièrement et humainement.

On objectera que cela crée un appel d'air. On répondra qu'il existe déjà et que cet engagement éducatif sur notre territoire n'est pas contradictoire avec la nécessité de développer, dans les pays d'origine, des systèmes éducatifs performants et des perspectives économiques porteuses pour les jeunes générations.

Vers Le Haut est heureux de publier cette enquête menée en France, en Italie et en Espagne, par Cédric Leva, responsable de l'Observatoire des Jeunes et des Familles et Apprentis d'Auteuil. Nous remercions l'Observatoire des Jeunes et des Familles et Apprentis d'Auteuil d'avoir accepté de partager ses travaux pour nous aider à sensibiliser le plus grand nombre à ce défi éducatif.

Certes, l'éducation ne résoudra pas l'ensemble des défis migratoires. Mais elle est une partie trop négligée de la réponse que nous devons apporter collectivement à ces enjeux. Elle seule peut donner à des jeunes présents sur notre territoire la chance de s'approprier la langue et la culture françaises, de construire un parcours de réussite et de participer à l'aventure collective. Pour le bien des jeunes concernés et de l'ensemble de la communauté nationale.

Marc Vannesson, délégué général de Vers Le Haut

En France, le nombre de jeunes migrants de moins de 18 ans non accompagnés est en pleine croissance. En 2010, leur nombre était estimé à 4 000. Un chiffre qui s'élevait à 13 000 au 31 décembre 2016. On estime qu'il y en aura 25 000 à la fin de l'année. Une fois sur le sol français, les mineurs étrangers (dont la minorité est validée) doivent être pris en charge. Un titre de séjour leur est directement accordé du fait de leur minorité. Une fois la majorité atteinte, pour bon nombre de jeunes, l'accompagnement cesse, et font que ces jeunes se retrouvent de facto sans papiers, excepté pour les jeunes arrivés en France avant leur 15 ans qui sont automatiquement régularisés à leur majorité.

Considérés comme en danger, ces jeunes relèvent de l'aide sociale à l'enfance (ASE), qui dépend des départements. Charge donc aux départements de les héberger. Face à cette « explosion » de jeunes migrants, plusieurs conseils départementaux tirent la sonnette d'alarme.

Dans l'Union Européenne, en 2016, c'étaient près de 63 000 demandeurs d'asile qui étaient considérés comme mineurs non accompagnés. La grande majorité était des garçons (près de 90%) et près de 2/3 d'entre eux avaient entre 16 et 17 ans. Plus d'un tiers des mineurs non accompagnés de l'UE sont venus d'Afghanistan, et près de 20% d'entre eux de Syrie.

Observatoire des jeunes & des familles – Apprentis d’Auteuil

Faire entendre la voix des jeunes et des familles pour faire progresser la réflexion et développer l’action d’Apprentis d’Auteuil, tel est le pari de l’*Observatoire des Jeunes et des Familles*.

Apprentis d’Auteuil a lancé son Observatoire des Jeunes et des Familles en 2012, après la publication de son « *Plaidoyer pour la Jeunesse en difficulté* ». La création de l’Observatoire correspond à un double objectif : donner la parole aux bénéficiaires d’Apprentis d’Auteuil, les jeunes et leurs familles, et se doter d’un outil de recherche afin d’alimenter la réflexion des équipes.

Cette base de connaissances permet à Apprentis d’Auteuil de conforter son expertise et de développer un accompagnement plus efficace pour les jeunes que la fondation accueille dans ses établissements. Des éléments de solution se trouvent chez les jeunes eux-mêmes. Il faut écouter ce qu’ils ont à dire.

Etude « Accueil, besoins & espoirs des MNA »

Apprentis d’Auteuil accueille environ 10% des jeunes mineurs non accompagnés, en France, soit environ un peu plus de 1 000 jeunes. Afin d’améliorer les pratiques d’accueil et d’insertion de ces jeunes, l’Observatoire des Jeunes et des Familles a mené une enquête à travers la réalisation d’entretiens individuels avec des mineurs non accompagnés, en France, dans les établissements de la fondation, et à l’étranger, dans deux associations partenaires.

Méthodologie de l'étude



En France, l'Observatoire a réalisé 11 entretiens individuels de mineurs ou de récents majeurs arrivés en Europe pour la majorité d'entre eux il y a environ un an. Les jeunes que nous avons interrogés viennent principalement du Cameroun, du Mali et du Maroc. Ces entretiens ont été réalisés entre mars 2015 et février 2016 sur 3 sites d'accueil d'Apprentis d'Auteuil, dans 3 régions de France différente. Ils ont duré de 45mn à 1h30 et ont été réalisés en français



En Italie, l'Observatoire a réalisé 11 entretiens individuels de mineurs ou de récents majeurs arrivés en Europe pour la majorité d'entre eux il y a environ un an. Les jeunes viennent principalement d'Egypte, d'Albanie, du Maroc et du Sénégal. Ces entretiens ont été réalisés en juillet 2015 sur 3 sites d'accueil d'une association partenaire d'Apprentis d'Auteuil. Ils ont duré de 45mn à 1h30 ont été réalisés principalement en italien et pour un nombre limité d'entre eux en français.



En Espagne, l'Observatoire a réalisé 14 entretiens individuels répartis sur deux périodes espacées de 6 mois (juin 2014-janvier 2015).

Sommaire

Partie 1

Le parcours du pays d'origine jusqu'en Europe 6

Vie dans le pays d'origine, motivations de départ et organisation du voyage 7

Le voyage jusqu'en Europe..... 11

Une fois en Europe, le parcours continue jusqu'au lieu d'accueil 1'

Partie 2

Accueil en Europe & temps d'adaptation 19

Le temps d'adaptation et la vie en communauté 20

Le ressenti vis-à-vis de l'Europe : entre émerveillement et désillusion..... 28

Partie 3

Formation, relation & mode de vie 33

Une formation souvent « subie » mais l'envie d'y arriver 34

De bonnes relations avec l'entourage (éducateurs, professeurs et « autres » jeunes) 39

Le nouveau mode de vie des jeunes MNA..... 44

Partie 4

Aspirations & projections dans l'avenir..... 52

Retourner au pays, une option souvent envisagée..... 53

Aspirations à court terme : la course vers l'autonomie 57

Projections à long terme : fonder une famille et réussir 61

Quelques éléments de réflexion sur l'accueil des jeunes MNA en Europe 65

Partie 1



Le parcours : du pays d'origine jusqu'en Europe

Vie dans le pays d'origine, motivations de
départ et organisation du voyage

Le voyage jusqu'en Europe

Une fois en Europe, le parcours continue
jusqu'au lieu d'accueil

1. Vie dans le pays d'origine, motivations de départ & organisation du voyage



Avant de quitter leur pays, une grande partie des jeunes que nous avons rencontrés vivaient, soit **avec un de leurs parents dans un foyer recomposé, soit avaient été confiés à un membre de la famille élargie** (grand-parent, oncle, tante, cousin, etc.).

« Je suis resté au Cameroun jusqu'à 15 ans, j'ai grandi avec mes grands-parents et je n'ai pas connu mes parents. »

« A 7 ans, ma grand-mère est décédée et je suis resté avec mon grand-père jusqu'à mon départ. »

« Ma tante maternelle m'a élevé. En 2011, il y avait les problèmes des élections au Congo et elle faisait partie de l'opposition et je tractais. »

Parmi les jeunes que nous avons rencontrés, **le critère économique reste la principale cause de départ du pays d'origine**. Certains ont choisi eux-mêmes de partir par leurs propres moyens et sans l'accord préalable de leurs parents.

« J'ai quitté le Maroc à 15 ans pour trouver du travail en France (pas en Espagne car : crise). »

« C'est moi qui voulais aller en Europe ; j'en avais entendu parler par des gens qui y travaillaient. J'ai parlé à mes parents mais ils ne voulaient pas, je me suis fâché et je suis parti. »

« Ce qui m'a motivé à partir en Europe : gagner beaucoup d'argent par le travail parce qu'ici (pays d'origine) même avec un grand diplôme, c'est dur de trouver un travail. »

« Ce qui m'a motivé à partir : j'ai perdu ma mère, mon père s'est remarié. Je ne m'entendais pas du tout avec ma belle-mère. Depuis tout petit, c'est mon rêve de venir en France. »

« J'ai quitté le Cameroun à 15 ans ½ en suivant les gens car j'avais fait des bêtises. »

« Mon objectif était de trouver du travail et de l'argent. Sur le coup j'ai pensé qu'il fallait partir. Mon objectif c'était la France. »

Pour d'autres encore, **la motivation était de pouvoir effectuer des études** qu'ils n'auraient pas pu poursuivre dans leur pays ou de faire carrière dans le football.

« Ce qui m'a motivé à partir c'est surtout les études et la France m'attirait et c'est le toujours le cas. C'est en France que je voulais venir. Pas en Italie. Quand j'étais à l'école, j'ai appris beaucoup de choses sur le France (droit, révolution...) Cela m'a intéressé. »

D'autres jeunes se sont, pour leur part, **soumis à une décision parentale ou familiale** (parents, grand frère, ...). Ou encore ont choisi de partir et leur décision a été soutenue par leur famille. Le voyage a ainsi été financé par un ou des membres de la famille, parfois élargie (oncle notamment).

« Ce sont mes parents qui ont décidé que j'allais partir en Europe. Un ami de mon père a parlé avec mon père, il connaissait un endroit où il allait m'accompagner et après me laisser là-bas. »

« Mes parents ont dit que je vais aller dans un endroit où je vais augmenter ma vie, je vais faire comme je veux, il y a beaucoup de liberté. Plus simple. Il n'y a pas de danger pour moi. Où je vais gagner de l'argent aussi. »

« Le pays, moi je n'ai pas choisi. Je ne savais pas où on allait. Il (le passeur) avait dit à mes parents qu'il m'amènerait dans un pays où il y a des opportunités. »

Un voyage qui coûte cher et qui se prépare, souvent en famille.

« Mon oncle a vendu son âne pour me payer le voyage jusqu'au Niger. Ensuite à Niamey (Niger), mon autre oncle m'a donné un peu d'argent pour m'aider pour le reste du voyage mais ce n'était pas assez. »

« C'est mon grand frère qui a tout organisé. Je n'avais pas imaginé que je viendrais en Europe. Je pensais m'arrêter en Libye. Mon frère a décidé que j'irai en Italie. Mon père n'avait pas idée de cela. »

« Mes parents m'ont aidé pour le billet d'avion. »

« Mon père est vieux donc je suis parti pour travailler. Je l'ai dit à mes parents et ils étaient d'accord. »

« Des jeunes de mon quartier m'ont expliqué comment on pouvait faire pour aller en Europe (via le Niger ...) »

« J'ai quitté le Sénégal et je suis allé chez mon oncle à Niamey (Niger) mais moi je voulais aller en Europe. Lui (mon oncle), il me disait que c'est dangereux mais moi je voulais partir seulement. Il m'a donné un peu d'argent pour m'aider mais ce n'était pas assez. »

« On est parti à plusieurs de Kayes. Cela m'a coûté cher ce voyage. »



Lors des interviews, les jeunes ont déclaré avoir averti leur famille de leur souhait de partir vers l'Europe. Les familles de ces jeunes ont certaines fois participé au paiement du voyage alors que d'autres ont essayé de les en dissuader.

La situation économique et sociale de certains pays pousse les jeunes à partir. En effet, ils considèrent qu'il n'y a pas d'avenir pour eux compte tenu de la place donnée aux jeunes. C'est pourquoi, ils cherchent à partir pour pouvoir travailler car ils ne trouvent pas de débouchées dans leur propre pays. **Certains jeunes ont même considéré qu'à leur âge ils étaient une charge pour leurs familles et qu'il était préférable qu'ils partent.**

« Je discutais beaucoup avec mon père j'ai même fait la grève de la faim pendant deux jours ; je lui ai dit je ne peux pas vous laisser comme ça et vous avez besoin que je parte »

« Ma famille était prévenue mais elle n'était pas d'accord ; ça serait trop difficile pour moi mais j'ai insisté et au final ils m'ont laissé partir. »

« Ma famille était d'accord que je parte pour trouver du travail en Europe ils m'ont laissé partir. »

« Mon père quand j'avais 2 ans est mort il travaillait dans les phosphates ; ma mère me donne des conseils elle m'a envoyé pour avoir un avenir car mes frères sont tous mariés. »

« Je ne voyais pas de futur ; même avec un diplôme. Il y avait des manifestations pour le travail dans les rues. »

« En Albanie je travaillais comme serveur mais on ne me payait pas donc je suis parti pour l'argent. »

Le choix du pays est quant à lui davantage lié à des connaissances sur place ou à des informations qui remontent des réseaux de « passeurs » et notamment à l'arbitrage à faire entre les pays de destination au regard des législations et de la répression.

« J'ai choisi l'Italie parce que j'avais déjà des amis à Turin et je pourrais y trouver du travail ; mes amis m'ont dit que je ne pourrai pas trouver du travail avant l'âge de 18 ans et que je serai placé en communauté. »

« Je voulais en réalité partir en France mais les gens m'ont dit que la France renvoie les immigrés. Le passeur m'a dit que l'Italie était mieux pour les immigrés. »

« J'ai parlé avec des amis dont un qui était à Naples et il m'a dit si tu veux tu viens en Italie et c'est lui qui m'a envoyé de l'argent pour que je vienne. »



Lors des entretiens que nous avons réalisés avec les jeunes, **une partie d'entre eux a évoqué le fait d'être parti du jour au lendemain sans prévenir sa famille. Pour certains cette décision a été prise suite à un événement spécifique ; pour d'autres, à l'occasion d'une discussion avec des amis ou avec des jeunes de passage dans leur pays et voulant se rendre en Europe.** Bien souvent les jeunes n'évoquent pas de stratégie particulière ni de processus de préparation sur la durée.

« Je suis parti de ma famille, mais ma famille ne savait pas que je partais ; dès le début je savais que j'allais en Europe. »

« Un jour quand j'étais au Maroc j'étais énervé, il n'y avait pas de solution ; je suis parti sans prévenir mes parents. »

« J'ai appelé mon frère une fois que j'étais en Andalousie. Et mon frère a appelé mes parents. »

« Mes parents ne savaient pas que je partais. Je suis le dernier de ma famille (8 enfants) et mes parents n'auraient pas accepté de me laisser partir. Je n'ai pas de famille en Europe. Je suis le seul à avoir quitté mon pays. »

2. Le voyage jusqu'en Europe



Pour la majorité des jeunes interviewés, le voyage jusqu'en Europe a été **très éprouvant physiquement et mentalement et s'est effectué par voie terrestre**. Pour certains, il a été ponctué d'une étape plus ou moins longue (1 à 3 mois) dans un pays du Maghreb (principalement le Maroc), avant de continuer vers l'Europe.

« J'ai mis 1 mois et demi pour aller de Douala au Maroc. J'avais un peu d'argent et je vendais des choses à moi en cours de route. »

« J'ai passé 3 mois au Maroc (village de Benissa). »

« J'ai traversé le Sénégal, le Mali, le Burkina Faso avant d'arriver au Niger. Je suis parti et je suis passé par la Libye où j'ai passé 3 semaines. »

Pour d'autres jeunes, le trajet n'a duré que quelques jours, avec des étapes dans plusieurs pays (Niger, Nigéria, Libye, Maroc, ...) mais jamais très longtemps (moins d'un mois). **De même, la majorité des jeunes interrogés ont effectué une escale dans un pays du Maghreb.**

« J'ai mis 4 jours pour faire Cameroun – Niger en bus et à pied. Ensuite, on a été au Mali où on a eu un peu d'aide puis en Algérie où on est resté un peu. L'Algérie (au Sud) c'est plus facile que le Maroc. L'algérien fait confiance à l'homme noir, le marocain non. »

« Je suis rentré dans un camion (au Maroc) qui partait en Italie avec un ferry. Il s'est arrêté en Espagne, je suis descendu du camion, je ne me suis pas fait attraper. »

« Du Népal, je suis parti en bus jusqu'en Inde. Pas besoin de visa parce que les frontières sont ouvertes. En Inde, je suis resté 5 jours peut-être. C'est "l'oncle" qui m'a accompagné. D'Inde, on est allé jusqu'en Italie en bateau. »

« J'ai rencontré plein de gens du Cameroun à Tanger et j'ai choisi de prendre le bateau (100€) pour aller en Espagne. »

« C'est un "grand frère" (passeur/gardien) qui m'a emmené du Cameroun jusqu'en Espagne. La Croix-Rouge m'a donné des sous en arrivant en Espagne. Cet argent a payé le grand frère. »

Quelle que soit la durée du parcours, **tous se sont retrouvés dans une situation risquée à un moment durant le trajet**, principalement lors du passage de frontières (celle entre le Maroc et l'Espagne en particulier).

« Au Maroc, je ne faisais rien à part faire l'aumône. »

« J'ai traversé les barrières de 3-4 mètres et nous étions 3. Moi je suis passé et les autres se sont fait attraper, je me suis caché. »

« Pour moi c'est une question de chance de ne pas avoir de problèmes sur la route. J'ai des amis qui sont morts. »

« Puis on est allé au Maroc : l'enfer a commencé. Chat et souris avec la Police. J'ai eu la chance de ne pas me faire arrêter et j'ai eu un bon passeur. »

« Au Maroc, il y avait deux possibilités : passer les barrières de la frontière la nuit mais j'étais trop petit et la barrière faisait 6 m de hauteur à l'époque avec des barbelés. Alors j'ai choisi l'autre solution : en pirogue à moteur de nuit. 12 personnes dans une pirogue de 4 mètres de longueur. »

« Je n'ai pas vraiment eu peur car j'avais cet objectif-là d'arriver. Et j'avais vu des choses terribles avant : j'ai vu des gens mourir à côté de moi, des coups de machette à des personnes qui perdent leur bras ... »

« Dans le bateau pour aller en Italie, c'était l'horreur. On était 150 personnes. Ce ne sont pas de vrais bateaux. C'est gonflable et on s'assied sur les côtés et au milieu, il y a des planches. »

« Si tu arrives devant le bateau, dans l'eau et que tu dis que tu ne veux plus partir, tu veux retourner, on ne te laisse pas. Eux (les passeurs), ils préfèrent te tuer plutôt que de te laisser partir parce qu'ils ne veulent pas que tu ailles raconter la vérité et dire comment est le bateau. »

« J'ai passé 2 jours et demi dans l'eau parce qu'on s'est perdus. Les passeurs, ils ne viennent pas avec nous. Ils commencent le chemin et après ils sautent à l'eau et ils retournent à terre. »

« Je suis parti du Sénégal pour aller en France et je suis passé par la Libye. Quand on nous dit qu'on va en Europe, nous les jeunes, on est content. Avant d'arriver en Libye, j'avais déjà regretté d'avoir quitté le Sénégal. »



Le voyage est en général assez court, un mois voire une dizaine de jours pour certains. **Ils décrivent des conditions de voyages plutôt mauvaises et un montant de plusieurs milliers d'euros à verser aux « passeurs ».** Certains jeunes et leurs familles se sont endettés auprès de passeurs ou de créanciers pour pouvoir payer le voyage.

« J'ai mis 14 jours pour arriver avec une centaine de personnes d'Égypte et d'ailleurs d'Afrique. »

« Mon père m'a emmené voir quelqu'un qui pouvait m'aider à partir la personne m'a dit qu'il fallait payer 4000€ ; mon père a payé une partie. Mais c'était un voyage de « merde » et il reste à payer une partie et mon père va m'aider à continuer à payer. »

« J'ai dû payer les passeurs depuis le Sénégal avec l'argent de l'héritage de ma maman, j'ai vendu le bœuf et le mouton reçus en héritage. »

« Le voyage était difficile ; pour traverser les douanes je me suis caché dans le coffre de la voiture. »

« Je me dis que ça m'énerve de payer autant pour ce voyage qui ne les valait pas. »

« 7 jours de traversée ; on n'avait ni à manger ni à boire. »

« On a été récupéré en mer par la marine italienne. Ils m'ont envoyé à l'hôpital parce que je n'ai pas mangé depuis 8 jours et je vomissais du sang. »

Les jeunes partants d'Egypte ou de Libye ont généralement pris directement le bateau pour arriver en Italie. Ils ont souvent été secourus ou interceptés par la marine italienne pendant leur trajet et conduit au port de Brindisi.

« On a mis deux jours pour aller en Libye et on a pris un autre bateau ; on a changé de bateau en mer [en fait c'est un bateau de la marine italienne qui les a secourus]. »

« Je suis arrivé à Brindisi par la mer dans un grand bateau blanc; on a changé deux fois de bateaux il y avait 300 ou 400 personnes dessus on a été récupéré par la marine italienne. »

3. Une fois en Europe, le parcours continue jusqu'au lieu d'accueil



Une fois arrivés en Europe, la partie la plus périlleuse du trajet est derrière eux mais **les jeunes interrogés continuent cependant à craindre d'être arrêtés par la police et renvoyés dans leur pays**. Certains ont fait l'expérience de problèmes avec la police ou la douane. D'autres se sont retrouvés temporairement dans des camps d'accueil. Les principaux pays européens traversés sont l'Italie et l'Espagne essentiellement pas bus ou par train.

« J'ai pris le bus de Madrid à Toulouse toujours avec la photocopie de mon passeport et je ne me suis pas fait contrôler. "Ou ça passe ou ça casse". Tu ne regardes pas derrière, tu ne réfléchis pas, tu avances. »

« Je suis resté 1 ou 2 semaines à Saragosse et j'ai continué jusqu'en France en bus jusqu'à Paris (Eurolines). »

« Je suis resté en Italie pendant 3 semaines. J'étais avec d'autres jeunes, dans un centre. C'est la police qui nous a attrapés en Sicile. On s'est échappés à quatre, pour prendre le train pour la France. »

« J'étais seul j'ai fait du stop et la personne m'a emmené à Toulouse (un routier français qui m'a caché dans le camion). »

« Je suis arrivé en Espagne. La Croix- Rouge nous a récupérés dans l'eau, avec un gilet de sauvetage. Elle a été prévenue par quelqu'un du Maroc. A Almeria -> Madrid -> Paris-gare Montparnasse. A Paris, je suis resté dans la rue. »

« Moi, je suis arrivé à Pozzallo, en Sicile. En Italie, ils ont récupéré mes papiers (la douane). J'ai passé 2 nuits dans le centre. Ensuite, on nous a amenés à l'aéroport et je croyais qu'on allait nous « refouler » (rapatrier) mais en fait, on allait à Vérone. »

« J'étais dans un centre. Une grande chambre en fait avec 500 personnes. Le matin, ils nous ont donné du savon et une serviette. »

« Quand on est descendu du bateau, on était 5. Il y avait 2 voitures là-bas. Je pense c'était un taxi. On est allé à la gare en Italie. En train, jusqu'à Paris. »

La plupart des jeunes que nous avons rencontrés arrivent en France par voie terrestre au terme d'un long voyage, nous avons aussi rencontré quelques jeunes qui sont arrivés en France par avion. Néanmoins, à leur arrivée, **nous avons constaté que les jeunes ne se présentent pas systématiquement aux services de l'ASE**. En effet, ils errent quelques heures ou quelques jours et

survivent dans un premier temps soit par leurs propres moyens, soit en bénéficiant d'un premier point de chute via leur réseau de connaissances.

« Le routier m'a laissé à côté de la ville. J'ai dormi dans la rue. Quelqu'un a vu que j'étais dans la rue et m'a emmené chez lui une journée puis a appelé un foyer à Toulouse. »

« Je suis arrivé à Gare de Lyon à 9h du matin mais c'était compliqué. »

Bien que quelques-uns aient voyagé seuls, la plupart des jeunes interrogés arrivés en France par avion, étaient accompagnés d'un « tuteur » (responsable temporaire rémunéré ou non) tout au long du voyage. **Généralement appelé « oncle » ou « grand-frère », ce tuteur pouvait être soit un membre de la famille, soit une connaissance, soit un simple passeur.**

« On est arrivés ici en France (avec mon oncle) en avion. On a rencontré un Sénégalais qui m'a demandé si je voulais rester ici en France. J'ai répondu oui pourquoi pas. Ce monsieur m'a amené au centre social et je suis resté ici. »

« On (avec un "tuteur") a pris l'avion jusqu'en Suisse et ensuite, nous sommes allés en train jusqu'à Besançon. On a mangé à la gare de Besançon et il (tuteur) m'a laissé seul à la gare et il est reparti en train en Suisse où il habitait. »

« Je suis allé voir un Monsieur de la sécurité après avoir attendu 1 heure. J'avais une sacoche avec quelques affaires mais sans mon passeport ; j'avais l'acte de naissance. Je n'ai pas compris qu'il (tuteur) m'avait abandonné. »

Une partie des jeunes interrogés s'est retrouvée seule et livrée à elle-même sur le territoire français, avant d'être prise en charge par l'ASE. Cela concerne aussi bien les jeunes ayant des connaissances en France que les autres sans attaches sur le territoire. En effet, certains sont arrivés tout seuls en France et ne connaissaient personne sur place, d'autres sont arrivés accompagnés mais ont été laissés seuls très rapidement. Quelques jeunes sont arrivés seuls mais ont été accueillis pendant une courte durée par des proches, des connaissances avant que ceux-ci ne leur demandent de partir car ne pouvant/voulant plus s'occuper d'eux.

« A mon arrivée à Paris, pendant 2 jours, j'ai dormi dehors. Les associations, elles m'ont juste donné à manger. »

« J'entendais les gens parlaient français et c'était comme au Sénégal parce que j'ai aussi entendu un homme parler wolof. Il m'a accompagné à Brétigny en me disant que là-bas, il y avait des gens de l'espace social et c'est eux qui allaient m'amener à l'ASE. Il m'a dit de ne pas dire qu'il m'avait accompagné. Moi, je croyais qu'il pourrait m'héberger chez lui mais en fait non. »

« Quand je suis arrivé à Toulouse, j'ai appelé une dame camerounaise dont j'avais eu le numéro qui devait s'occuper de moi, m'héberger ... Et finalement au téléphone elle m'a dit qu'elle ne pouvait pas ! »

« Quand je suis arrivé en France, je suis allé chez un ami qui avait de la famille en France. Sa famille n'a pas voulu m'aider. Ils m'ont laissé à la gare. »

« Je suis resté 5 mois à l'hôtel seul dans une chambre et tous les matins j'allais chercher les tickets pour manger matin, midi et soir. »

« D'abord, j'ai été placé dans une famille d'accueil aux Mureaux et ils ont cherché à m'orienter ici parce que là-bas, je n'allais pas à l'école. »



Beaucoup ont souvent combiné plusieurs moyens de transport et sont parfois passés par d'autres pays européens et notamment l'Espagne et la France pour rejoindre l'Italie. Quelques jeunes venant du Sénégal ont connu des voyages plus longs que les autres du fait de l'éloignement des côtes d'Afrique du Nord.

« Je suis arrivé en Italie à Brindisi par bateau. Le chauffeur du bus qui m'avait précédemment amené au port a rempli un papier pour me faire passer en Italie en bateau. »

« Cela fait 3 mois que je suis en Italie. J'ai mis 15 jours pour arriver en Italie, j'ai pris le bateau pour l'Espagne et ensuite j'ai pris le bus pour l'Italie. »

« On est parti de Ceuta pour l'Espagne et ensuite l'Italie en passant par la France en 14 jours. »

« Je suis parti de Tanger avec un visa de 3 mois ; je suis allé en Espagne à Barcelone puis en France et ensuite en Italie ; cela s'est fait en 3 jours en bus. »

« J'ai pris le bateau de Dakar à Casablanca. Après je suis allée en Espagne et j'ai pris le bus pour aller en Italie avec une fausse carte de séjour. »

Avant d'être hébergés dans un centre, les jeunes ont connu assez peu de structures intermédiaires. En revanche, rares sont les jeunes qui se sont présentés directement à l'office des mineurs de Turin pour être accueillis dans une structure.

Certains jeunes ont connu des étapes entre le lieu de l'arrivée en Italie et Turin ; notamment d'abord Catane et Naples, puis Rome, Milan et Turin. **Ils ont pu, quelques fois, trouver du soutien en cours de voyage auprès de contacts, de membres de leur famille ou de communauté issus de leur pays d'origine voire auprès de religieux.** Les services de police ont parfois repéré les jeunes dans la rue ou après un incident et les ont dirigés vers les services de la ville.

« Je suis passé par Milan pendant deux semaines, j'ai cherché à travailler et la police m'a adressé dans un centre et il n'y avait pas de place ; je suis allé à Turin de moi-même voir le commissariat qui m'a conduit au bureau pour mineur. »

« Je suis allé acheter m'acheter un ticket avec l'argent que m'a donné un imam de la mosquée de Catane. Je voulais aller à Rome en bus là-bas je me suis fait aider pour prendre le train pour Turin. Ça m'a pris 14 jours pour faire tout ça et arriver au centre. »

« J'ai passé un mois dans la rue je suis allé à l'office des mineurs dans une communauté pendant 1 mois et maintenant je suis là depuis 1 mois. »

« Les gens me disaient d'aller au Portugal car la communauté Sénégalaise était importante là-bas ; en réalité j'y ai trouvé des nigériens »

« J'avais un contact à Turin en Egypte mais je ne l'ai pas trouvé en arrivant. Quand je suis arrivé j'ai dormi dehors. J'ai été approché par une personne qui m'a demandé ce que je faisais dehors et qui a appelé un copain égyptien qui m'a accompagné au bureau des mineurs et on m'a donné un logement. »

« Un jour où il pleuvait beaucoup je ne pouvais pas rentrer au restaurant (l'endroit où il logeait clandestinement) et j'étais malade. Je dormais sur un banc et deux marocains ont essayé de voler mon portefeuille, je me suis défendu mais ils m'ont blessé avec un couteau. On m'a emmené à l'hôpital qui m'a adressé au centre pour mineurs. »

« Je suis arrivé directement à Turin et je suis toujours resté là. Je suis arrivé la nuit à Turin un cousin devait m'attendre. Je ne savais plus quoi faire il est arrivé et il m'a logé pendant 8 mois. J'ai pris le métro pour la première fois avec lui. »

« Je suis arrivé directement à Turin, j'ai cherché des sénégalais qui m'ont donné un ticket de bus et qui m'ont dit comment trouver à manger. Dans le restaurant j'ai discuté avec le propriétaire qui m'a proposé de dormir dans le restaurant de 4h à 11h du matin, mais il fallait partir en dehors de ces horaires. Pendant 6 mois, j'ai dormi comme ça. »



Avant d'arriver en Espagne, les jeunes que nous avons rencontrés ont connu, pour la plupart d'entre eux, d'autres structures d'accueil en Espagne, voire dans un autre pays européen comme la France. Le passage en France évoqué par certains jeunes s'est systématiquement soldé par un échec (que les jeunes soient accompagnés d'un membre de leur famille ou isolés).

En Espagne, presque tous les jeunes ont connu au moins une fois l'expérience d'un séjour en centre pour mineurs.

« Je suis arrivé en Espagne à 15 ans aux Canaries. Il y avait un gars de notre pays qui nous a orienté vers Bilbao ; je ne veux pas raconter le voyage c'est très triste. »

« Je suis ici depuis 2010 avant j'étais en foyer. En 2006, j'étais dans le sud. Avant ça, j'ai passé deux ans, dans une entreprise. Avant j'étais en centre pour mineurs jusqu'à 16 ans et encore avant cela j'ai passé trois ans à Bordeaux entre 13 et 16 ans avec ma famille. »

« Je suis arrivé à 14 ans à Tarragone en Espagne, avec des amis de mon village ; j'y suis resté un an. Après je suis allé à Bilbao et la Police m'a mis dans un centre pour mineurs sans papiers où j'ai passé 6 mois. A 17 ans je suis allé dans un centre « autonome » jusqu'à 18 ans. »

« Je suis arrivé en Espagne par le Maroc. Je pars du Cameroun, je passe au Niger et je travaille pour pouvoir continuer ; ça prend du temps. J'ai mis deux ans, j'avais 17 ans quand je suis arrivé. »

« Je suis resté 3 à 4 mois à Tanger avant de passer par un bateau. Je suis passé par un premier centre ; je me suis enfui du deuxième après 2 mois et je suis venu à Bilbao chez des amis et je me suis fait attraper par la police. J'imaginai pouvoir demander des papiers et travailler. »

« Au départ je voulais aller en France mais je suis resté à Barcelone. Je voulais me rapprocher le plus possible de la France alors j'ai pris le bus pour Bilbao et j'ai été interpellé par la police qui m'a orienté vers un centre pour mineurs. »

Partie 2



Accueil en Europe et temps d'adaptation

Le temps d'adaptation & la vie en communauté

Le ressenti vis-à-vis de l'Europe : entre
émerveillement et désillusion

1. Le temps d'adaptation & la vie en communauté



L'adaptation à la vie en communauté se passe relativement bien pour les jeunes interrogés. **La première impression des jeunes en arrivant au foyer est globalement bonne sans plus.** La plupart dit ne pas avoir rencontré de difficultés particulières avec les autres jeunes et/ou les éducateurs à leur arrivée.

« Mon premier jour, un éducateur a dit qu'on allait à la piscine mais moi je ne voulais pas parce que j'étais fatigué. Mais j'étais content parce que j'ai compris qu'il y avait des activités dans ce foyer. »

« Je n'ai jamais eu de problème dans le foyer. Jamais de la vie. On déjeune avec les autres jeunes. On fait des activités et on joue au foot dans le jardin et là-bas, c'est au top ! »

« Cela se passe bien avec les autres jeunes, même s'ils provoquent de temps en temps. »

« D'une manière générale ça se passe bien et je n'ai voulu qu'une seule fois me battre avec quelqu'un mais sinon ça va. Les jeunes se bagarrent un petit peu mais ça va. Avec mes amis du foyer, on regarde la télé, on joue aux cartes...»

« Ici, au foyer, ça se passe bien, les jeunes sont sympas. Les jeunes sont très cool. Mais je n'aime pas trop les activités (externes), je préfère rester tranquille. »

« Dans le foyer, tout se passe très bien. Les éduc, je les aime comme une famille. Les éduc, ils m'ont appris plein de petites choses (ex : se repérer dans les gares). »

« Moi ça me va la vie en communauté. »

Pour les jeunes qui vivent en appartement collectif, **la cohabitation n'est pas forcément évidente.** Nous avons rencontré autant de jeunes déclarants que ça se passait bien que de jeunes pour lesquels la cohabitation était plutôt mauvaise.

« J'habite dans un logement avec un congolais. On cohabite mais pas bons amis. »

« J'habite en colocation avec un autre jeune. Au début c'était compliqué, un peu de bagarre. J'en ai parlé avec les éduc. Maintenant, chacun fait sa vie de son côté. »

Les principales difficultés rencontrées par les jeunes à leur arrivée concernent principalement **le fait de s'habituer à leur nouvel environnement**. La non-maîtrise du français est un frein important à la communication. **Le fait de vivre avec des inconnus et de construire avec eux, une relation de confiance n'est pas évidente pour tous les jeunes**. De plus, ceux-ci n'ont bien conscience qu'il va falloir de toute façon mettre en place une forme de cohabitation sans forcément avoir d'affinités avec les autres jeunes ou éducateurs puisqu'ils n'ont pas choisi les personnes avec qui ils vivent.

« Au début, ça me gênait trop, j'étais tout seul à l'hôtel, je parlais avec personne, je ne parlais pas le français. »

« Au foyer c'est mieux car je parle un peu français. Il y a plein de maliens, des amis mais on parle en français. »

« Je ne me souviens pas si je parlais français en arrivant, c'est plus l'intégration avec les jeunes qui était difficile. D'un seul coup, on se retrouve ici (au foyer) on ne connaît rien ni personne donc c'est un peu difficile. »

« Au départ, c'était difficile pour aller vers les autres. Aujourd'hui, cela va mieux. »

« Quand je suis arrivé, j'étais stressé. Peur de ne pas m'entendre avec tout le monde mais finalement tout se passe bien. »

Parallèlement, **la plupart des jeunes interrogés doivent aussi gérer au quotidien leur nostalgie de leur pays et le manque créé par l'absence de la famille**. Certains se sentent seuls, dans un nouvel environnement où ils mettent du temps avant de se sentir à l'aise.

« Je me suis découragé. Ma famille me manque mais tout le monde (ma sœur, les éducateurs) me dit que je peux réussir, qu'il faut que je sois fort. »

« J'ai peur de perdre contact avec ma famille. »

« Un petit peu de nostalgie de mon pays quand même parce que je suis né là-bas et j'aimerais bien y retourner en vacances. »

« Je me suis senti un petit peu perdu parce que quand tu arrives, personne ne te connaît et personne te fait confiance, ce qui est normal. »

« Quand j'étais nouveau (au foyer), j'ai beaucoup pensé à ma famille. Triste. Je voulais savoir comment allait ma famille. »

De même, **la non-maitrise de la langue française a aussi pu ralentir l'adaptation de ces jeunes à la vie en foyer**. Le sujet de la nourriture est également récurrent chez les jeunes. La plupart se sont bien adaptés mais a été plus lente chez certains.

« Il y a beaucoup de maliens dans le foyer. Parfois, cela va mais on nous oblige à parler français. Quand on parle bambara, les éducateurs nous empêchent de parler notre langue. C'est bien mais il y a des gens qui ne parlent pas bien français. Du coup, ce n'est pas facile pour eux. »

« Mon premier jour au foyer, j'étais tout seul. Je ne parlais pas français, pas beaucoup. Quelques mots. Les choses simples que j'avais apprises. Heureusement j'ai trouvé un ami ici. Il est mauricien. »

« Quand tu arrives ici, le français c'est la chose la plus importante. Sans connaître la langue, on ne peut pas survivre. »

« Mon premier jour ici j'étais tout seul. Je ne parlais pas français, pas beaucoup. Quelques mots. Les choses simples que j'avais apprises. »

« Je ne me souviens pas si je parlais français en arrivant, mais c'est plus l'intégration avec les jeunes qui était difficile. »

« La transition (passage famille d'accueil au foyer) a été un petit peu difficile. Dans la famille d'accueil, on faisait la cuisine pour 4-5 personnes, c'est la qualité qui comptait mais ici (au foyer), c'est la quantité qui compte donc ce n'était pas pareil. Ici, on s'intéresse pas à la qualité, on cuisine pour 40 personnes !!! »

« La nourriture c'est un peu... Ici s'il y a du bœuf ils me disent. »



Les premiers contacts avec les centres ont rarement été choisis et les jeunes que nous avons interrogés ont connu des difficultés à s'adapter. A cette occasion les jeunes se sont retrouvés confrontés à la réalité de ces centres : un accès limité à l'extérieur, un cadre non choisi, les difficultés liées à la maîtrise de la langue et la cohabitation contrainte avec des personnes.

D'autres jeunes n'ont pas connu de problèmes d'adaptation voire ont retrouvé des connaissances de leur pays d'origine.

« Au début je ne parlais pas la langue et autour de moi je voyais une vie différente et c'était difficile. On avait le droit de sortir une heure par jour avec un éducateur. »

« Les moments les plus difficiles c'était quand mon frère est parti [il a été expulsé car en situation illégale] et que je suis venu à Turin et j'étais petit dans la communauté à 13 ans. »

« C'était difficile car au début dans le premier centre je considérai cela comme être en prison et je le disais à mes éducateurs que je voulais sortir. »

La vie en communauté à l'intérieur des centres est plutôt bien acceptée par les jeunes. **Les règles de vie et la répartition des tâches sont comprises et une forme d'entraide s'est mise en place naturellement entre eux.** Le fait de pouvoir sortir librement sur certaines plages horaires est quelque chose que les jeunes citent fréquemment et apprécient.

L'obligation de parler italien à l'intérieur des centres est admise. Néanmoins, du fait de la présence de nombreux jeunes issus du même pays, certains ont tendance à parler entre eux dans leur langue natale.

« Ça me plaît de vivre avec les autres jeunes mais je veux partir. »

« Je dors dans une chambre avec un jeune égyptien et ça se passe bien. Je m'amuse aussi avec les autres jeunes, je joue au foot (beaucoup). »

« J'aime bien travailler à Turin et faire le ménage dans le centre. On a des règles des rotations pour le ménage et les rotations pour la cuisine. On s'aide quand on est malade on a les médicaments rapidement. »

« Il faut respecter les règles pour le nettoyage, il faut manger un peu de tout, les horaires sont importants et respecter les règles de la communauté. »

« Ici je peux sortir c'est déjà mieux qu'avant. Du lundi au vendredi on est obligé de rentrer mais le weekend c'est libre. »

« Dans le centre on t'oblige à parler italien. Mais les arabes parlent leur langue. Tu dois te lever à 8h30 si tu sors tu dois être là pour 13h pour déjeuner la nuit tu dois revenir avant 20h30. »

« On n'a pas le droit de parler arabe entre nous parce que sinon on ne peut pas apprendre l'italien et les éducateurs ne comprennent pas ce que l'on dit. »

Dans les trois structures dans lesquelles nous avons rencontré des jeunes, ces derniers nous ont fait part d'éléments qui viennent perturber l'harmonie du quotidien au sein des centres. Ainsi, **les bagarres sont courantes notamment sur le terrain de sport** (football principalement) mais sont la contrepartie d'une vie en collectivité non choisie.

Certains ont également évoqué des problèmes entre jeunes de différents pays qui ont des difficultés à cohabiter.

« C'est plutôt quand on joue au foot qu'il y a des bagarres. »

« Je m'entends bien avec les autres jeunes mais des fois il y a des bagarres pour des petits trucs mais c'est normal. »

« Avec les jeunes ça se passe plutôt bien mais les égyptiens et les albanais ils ne s'entendent pas. Des fois ils ont sorti des couteaux. »

Même si **la plupart des jeunes sont plutôt satisfaits de leurs conditions de vie au centre**, une minorité, principalement concentrée sur un même lieu de vie, a évoqué des conditions de logement précaires et un accès restreint aux loisirs et aux activités proposés par le centre. La nourriture ne pose généralement pas problème, même si certaines fois les jeunes nouvellement arrivés s'en plaignent.

« Pour moi maintenant ça se passe mieux depuis qu'il n'y a plus de trafic de Hachich et le cuisinier d'avant était très bien et depuis ils l'ont fait partir et depuis c'est mauvais. Les locaux ne sont pas propres il y a des cafards on a dû aller au bureau des mineurs pour qu'ils les obligent à nettoyer. »

« Maintenant dans le centre on ne fait pas grand-chose. On a juste les entrainements de foot. »

« Les éducateurs ne me proposent pas d'activités. On ne peut pas participer aux activités de l'accueil de loisirs. Nous de notre côté on ne propose rien. »

« Moi de toute façon je suis ici pour 4 mois après je veux aller ailleurs. »

« Il faudrait améliorer le fait d'aller à l'école, de jouer, faire ce qu'on aime et pouvoir sortir quand on veut »

« On ne peut pas participer aux animations des autres jeunes du centre. »

« Dans l'autre centre il n'y avait pas d'insectes comme ici dans les chambres (des cafards). »

« L'après-midi en ce moment j'aide à l'éducation des enfants quand ils vont au parc. »

« Je vais jouer avec les autres jeunes du centre. Ça se passe bien avec les gens bénévoles qui se comportent comme nos parents ; ils m'aident vraiment ils prennent en compte nos religions »

« Il faudrait changer la nourriture il y a toujours des pâtes. Pour l'hébergement, les bâtiments sont vieux ; il y eu des cafards on a dû demander une désinfection ; et puis aussi il fait trop chaud dans les logements. »

Leurs appréciations de leurs conditions actuelles d'hébergement sont assez hétérogènes mais le séjour (actuel ou passé) en centre pour mineurs ne constitue pas pour eux une expérience de vie agréable.

Ainsi, **la plupart des jeunes déclarent ne pas apprécier ces centres et notamment les règles de vie qui les régissent**. L'expérience en centre pour mineurs apparaît plus compliquée à gérer pour les jeunes les moins âgés et ceux étant arrivés récemment en Espagne. Les règles d'entrée et sortie des centres sont généralement assez mal acceptées voire totalement rejetées car estimées comme inadaptées ou inutiles par les jeunes.

« Le premier centre pour mineurs ça s'est mal passé parce qu'il n'y avait pas assez de lits donc je suis parti de ce centre d'accueil. De Janvier 2011 à Janvier 2012 on était mieux on était que 2 par chambre et en plus j'étais avec un autre marocain. »

« Au centre c'était comme une prison, on n'avait pas le droit de sortir sauf le weekend. Tu dois dormir au centre tous les soirs et il faut rentrer avant 20h. Je n'avais pas la possibilité de pratiquer ma religion, il n'y a pas d'endroit dédié à la prière, tu pries dans ta chambre. »

« Au centre il y avait de tout ; il y avait peu de guinéens. J'y suis resté 4 à 5 mois. Ce n'était pas facile, je n'étais pas habitué à vivre avec d'autres ethnies, je ne parlais pas espagnol. »

« Nous sommes 25 dans le centre. C'est un peu difficile (au centre pour mineurs). [...] Avec mon ami sénégalais on s'entend bien. »

« Cela se passe bien au centre pour mineurs de Bilbao. J'ai du temps libre surtout le weekend avec les éducateurs on fait des sorties. Du samedi après-midi au dimanche soir on est libre, mais on est obligé de dormir au centre ou chez de la famille (avec décharge). »

Les jeunes déclarent, à l'intérieur des centres, des problèmes de violence (bagarres fréquentes), de vols (dans les armoires personnelles) ainsi que des problèmes entre jeunes issus de différentes régions d'Afrique.

Il semble qu'il existe des différences culturelles/modes de vie qui perturbent la vie collective entre les jeunes des pays d'Afrique du nord et les jeunes des pays d'Afrique de l'ouest ou centrale minoritaires dans les centres (80% des jeunes étant marocains ou issus des pays du Maghreb).

« [...] les cultures sont très différentes car presque tous sont marocains sauf trois : un guinéen, un malien et un sénégalais. J'aimerais être hébergé ailleurs. »

« C'était assez compliqué car j'étais le seul d'Afrique noire alors que dans le centre il y avait beaucoup de jeunes marocains. »

« Au centre il y avait 70 jeunes et avec des bagarres. Pendant que j'étais au centre c'était compliqué, j'étais mal. »

« Dans le centre pour mineurs, le stress rendait les jeunes violents. »

« Des fois il y a des bagarres. Je ne trouve pas bien certaines règles de vie : rester dans le centre sans pouvoir sortir – même le samedi on ne peut sortir que l'après-midi et le dimanche que le matin jusqu'à 14h. »

« Je ne sais pas pourquoi certains se bagarrent mais quand ça arrive ils sont privés de sortie. C'est compliqué de rentrer en contact avec les autres jeunes de nationalités différentes mais il n'y a pas d'énormes différences de façon de vivre (jeune marocain). »

« Il y a un petit terrain de foot ; mais je ne joue pas trop au foot avec eux car je ne peux pas jouer comme je veux ou alors cela crée des problèmes ; car entre eux c'est la bagarre parfois pendant le jeu. »

« Il y avait beaucoup de violence dans le centre. Je suis content d'en être parti. »

La relation entre les jeunes et leurs « éducateurs » dans ces centres n'a pas été évoquée comme problématique, même si elle peut se tendre certaines fois lorsque la privation de sortie ou d'argent de poche est utilisée comme moyen de sanction par les encadrants.

« Avec les éducateurs cela se passe bien. Mais parfois, cela ne se passe pas bien car ils font des choses interdites (les autres jeunes) et alors les éducateurs ne donnent pas l'argent de poche. Il y a des vols dans le centre, dans ton armoire. »

« Ça se passe bien tous les éducateurs me plaisent ; avec certains jeunes des fois ça se passe mal. »

« Il y avait une dizaine d'éducateurs dans le centre ; je ne parvenais à être en confiance qu'avec mon éducatrice. »



Concernant les jeunes vivant en « autonomie », **presque tous déclarent bénéficier d'aide au logement par des associations ou de l'aide d'un proche parent/ami déjà sur place qui les héberge.**

« J'habite dans un appartement avec 2 personnes (tous sont marocains). 90 % des jeunes marocain viennent à Bilbao car le Pays Basque est l'endroit où il y a le plus d'aides. »

« J'ai habité dans un appartement en tant que jeune majeur avec une aide de 300€ de la Diputación. Après j'ai fait de la colocation et une fois l'aide finie je n'ai pas pu rester dans l'appartement. »

« On habite à 4 dans un appartement mais cela est trop cher ; 330 euros avec la nourriture c'est trop cher. Il faut que je change d'appartement. »

Néanmoins, une partie des jeunes majeurs que nous avons rencontrée demeure sans logement. Certains utilisent leur réseau personnel mais d'autres, soit par absence de réseau ou faute de solution au moment où ils en ont besoin dorment dans la rue.

« Une fois l'aide finie je n'ai pas pu rester dans l'appartement. Et depuis, certaines fois, je dors dehors. »

« Quand je ne trouve pas d'endroit où dormir cela me rend nerveux. »

« En ce moment, je suis hébergé dans un bar par un ami que j'ai connu à Bilbao. Je dors dans le bar après les horaires d'ouverture. C'est préférable à la rue. »

Les jeunes que nous avons interrogés lors des entretiens n'ont pas été très prolixes sur le moment de leur arrivée en Espagne. Ils ont exprimé davantage un ressenti ou une émotion qu'un élément factuel tel qu'un lieu, des conditions de voyage... **Tous ont déclaré être venu en Europe avec l'objectif à court terme d'y travailler ou d'étudier et afin d'obtenir « des papiers ».**

Beaucoup de changements se sont imposés à eux à leur arrivée. **Certains ont déclarés avoir eu beaucoup de difficultés à s'adapter et ont même pensé à un retour dans leur pays d'origine.** D'autres déclarent que pour eux rien n'a changé. Tous ressentent un manque au quotidien quant à leur famille ou leurs amis restés dans leur pays d'origine. Certains jeunes ont trouvé le soutien d'une association.

« J'étais à la fois content et inquiet aussi, j'avais 16 ans et je venais pour les papiers »

« Diction guinéen : « Partout où tu es, tu es chez toi ». Je me sens chez moi ici. »

« Beaucoup de choses ont changé : l'expérience de vie, une autre culture. »

« Les premiers jours je voulais revenir en Guinée car je ne me sentais pas bien. Maintenant je me sens mieux, je me suis habitué. »

« Mes amis de Guinée me manquent beaucoup. Mais je pense que je vais arriver à me faire des amis ici. »

2. Le ressenti vis-à-vis de l'Europe : entre émerveillement et désillusion



La plupart des jeunes interrogés avaient une représentation sublimée de ce qui les attendait en France. **Globalement, cette représentation était le résultat d'un discours véhiculé par les membres de la diaspora revenant régulièrement au pays et/ou les médias (télévision, internet).** De manière générale, les jeunes sont déçus par la réalité qu'ils découvrent bien plus dure que celle véhiculée par les membres de la diaspora.

« Je croyais trouver du travail plus facilement en France. Je croyais que c'était comme au Mali. »

« Je ne savais pas qu'il y avait la crise en France. »

« On croit qu'ici c'est le paradis ! C'est la TV qui nous donne cette idée. Il y a un très gros écart. »

« J'estime que l'Europe ne mérite pas les risques que j'ai pris. »

« Ce que j'imaginai de l'Europe : tout doit y être facile. »

« Déception ? Tout le monde est déçu quand on arrive en France : pas de boulot pour les français ... »

« Il y a trop de différences, ici ce n'est pas comme chez nous. Ici chacun son problème, personne ne perd de temps. Au Mali, on fait les choses ensemble ; ici on est tout seul. Aujourd'hui, je suis habitué. Avant, je trouvais ça trop différent. »

« Entre ce que les gens m'ont dit sur l'Europe quand j'étais au Maroc et ce que j'ai trouvé il y a un grand écart »

« Ce n'est pas vrai, ce qu'on vous met dans la tête en Afrique. On dit que l'Europe, c'est comme le paradis, qu'on peut gagner plein d'argent, mais c'est faux c'est complètement faux ! »

« Ce qui m'a surpris le plus en France, c'est l'accueil (de tout le monde) même s'il y a des gens qui sont très accueillants, il y en a qui sont très méfiants, mais globalement j'ai une très bonne impression. »

« Des choses me mettent en colère : je suis très impatient et l'administration est très lente en France et au début j'avais du mal à supporter. Mais maintenant je suis habitué. »



Certains jeunes interrogés ont changé de regard sur l'Europe depuis leur arrivée. **Ils essaient de rétablir la vérité auprès de leurs proches restés dans le pays d'origine afin de les décourager de faire le voyage vers l'Europe.**

« Les gens, quand ils retournent en Afrique, on dirait que ce sont des grands patrons alors que quand tu les vois ici, ce n'est pas facile pour eux. Ils sortent de l'argent et tout et on croit qu'ils ont la belle vie en Europe alors que c'est faux. »

« Je conseille à des jeunes congolais de faire leurs études avant et de venir dans le cadre de démarches « normales » après. »

« Mon petit frère, je l'appelle souvent. Il a envie de venir mais moi je lui conseille d'étudier. Moi, je vois bien que je comprends mieux les choses et ce sont les études qui m'ont donné ça. Moi, je lui dis la vérité sur l'Europe mais il ne me croit pas. »

« Mon frère, il voit mes photos sur Facebook et il ne me croit pas quand je lui dis qu'ici ce n'est pas facile du coup j'ai supprimé toutes mes photos de FB à part celle de profil. »

A l'inverse d'autres jeunes n'ont pas été particulièrement déçus par les expériences vécues en Europe et se sont adaptés rapidement à leur nouvelle vie ; **certains ont même été agréablement surpris.**

« Une fois que tu comprends comment cela fonctionne (en France), ça va. »

« A aucun moment je ne me suis dit que je m'étais trompé et que j'allais rentrer au Cameroun. Je ne me suis pas découragé. »

« Dans la vie, rien n'est parfait. Ici ou ailleurs, donc c'est comme ça. »

« Lorsque je suis arrivé j'espérais que je pourrai un jour aller à l'école pour avoir un bon niveau scolaire et pour pouvoir avoir une certaine place dans la société. Aujourd'hui j'évolue dans cette direction-là donc ça va. »

« Je suis pas déçu ou désespéré par la France. Je n'ai pas eu de surprises. L'image que j'avais de l'Europe, c'est la même que la réalité. »

« En France, ce qui fait rêver : l'école, le travail. L'école au Mali était payante. Pendant l'année, l'école publique est souvent en grève. Ici, l'école est gratuite. On te donne une chance de réussir. »

« En France, ce qui est bien : le comportement en France, les lois en France : le respect des gens, tu peux dire comme tu veux chacun son avis, son problème, c'est la démocratie c'est bien. »

« Pour les études, c'est vrai que c'est plus facile mais pour le reste c'est très compliqué en Europe. »

Lors des entretiens les jeunes nous ont fait part des différences « positives » qu'ils ont identifiées par rapport à leurs pays. **Ils mettent en avant la qualité de vie, le respect, le cadre légal** (en référence à la présence de corruption dans certains pays)...



D'autres ne raisonnent pas en comparaison mais prennent leur nouveau cadre comme une nouvelle expérience de vie. Certains jeunes ont également émis le souhait de partir d'Italie et de rejoindre la France.

« En Albanie il y avait les des gens bien mais d'autres faisaient payer. En Italie ils sont justes ils font suivre les règles. »

« J'aime être là en Italie, je n'ai pas envie d'aller ailleurs en Europe.

« J'aime bien parce que les italiens ne font pas trop bruit ils sont plus corrects c'est plus propres. »

« Ce que j'ai appris par rapport à avant c'est le respect pour les autres et sur l'Italie j'ai retenu que j'aimais la pizza. »

« Je ne pense pas rester en Italie je vais partir aller en France pour étudier. »

« Il y a beaucoup de diversité et cela fait comprendre que le monde est fait de choses différentes. »

Une fois sur place les jeunes mesurent l'écart entre ce qu'ils avaient imaginé ou ce qu'on leur avait décrit de l'Europe et la réalité. Ainsi, certains jeunes pensaient que tout serait plus facile en Europe et qu'ils pourraient gagner beaucoup d'argent. D'autres expriment leurs difficultés à se projeter du fait du conditionnement de leur présence en Italie à l'obtention des « papiers » à la majorité.

« Quand je pensais à l'Europe j'avais beaucoup de belles choses dans la tête qu'on m'avait racontées. »

« En Albanie on me disait que je trouverai du travail et qu'il y aurait beaucoup de belles choses. »

« J'imaginai l'Europe quand j'étais en mer, je pensais que je deviendrai riche, c'était fascinant. »

« Je pensais que j'allais gagner plus en Europe même si je travaillais au marché. »

« Pour la nationalité j'ai mes dix ans de permis de séjour mais je n'ai pas dix ans de résidence je n'ai pas les documents. »

« Maintenant je vais avoir 18 ans je suis en train d'essayer de comprendre si je vais avoir un permis de séjour pour pouvoir rester et voyager retourner en Egypte. »

« Avant de partir je pensais que l'Italie c'était mieux que l'Albanie pour l'argent et du travail. »

Les jeunes déclarent qu'avoir la possibilité d'étudier et d'apprendre sans payer est quelque chose dont ils n'auraient jamais bénéficié dans leurs pays respectifs. Le fait d'avoir accès à l'« éducation » gratuitement est pour eux un élément d'étonnement en soi.

« Cela va quand même car je suis en train d'étudier. En Espagne il y a beaucoup d'aides ; c'est mieux qu'en Guinée. J'apprends gratuitement, en Guinée il faudrait que je paye pour apprendre ces choses. »

« Grâce soit rendue à Dieu de m'avoir donné la possibilité d'étudier. »

« J'ai dix frères et sœurs ; je suis venu ici pour que mes petits frères puissent faire mieux que moi car j'envoie de l'argent pour qu'ils fassent des études et l'université. Je paie des études à 4 de mes petits frères/sœurs. »

L'écart entre ce qu'ils avaient imaginé de l'Europe dans leurs pays respectifs et ce qu'ils ont trouvé à leur arrivée est conséquent et générateur de déceptions. Les jeunes sont globalement déçus de la situation de l'emploi en Europe et certains ont même quitté un emploi dans leur pays d'origine sans en retrouver un depuis la fin de leur formation.

« J'imaginai trouver un bon travail et bien étudier. Mais maintenant c'est compliqué je croyais que l'Espagne était un pays riche. »

« Au Sénégal, on nous dit que l'Europe c'est le paradis, mais ce n'est pas la réalité. Je savais qu'il y avait des Européens pauvres et que ce serait difficile. Il y a des riches et des pauvres dans tous les pays. Changer de pays ne donne pas forcément une solution, mais je pense que l'Europe me donnera plus de chances de réussir car je suis curieux »

« En Guinée je me sentais bien : je vivais avec mes parents. Je n'étais pas au chômage. Or ici je suis au chômage. Je fais les mêmes choses. La façon de vivre ici est très différente. En Afrique on vit en symbiose. Ici c'est « individuel ». En France c'est encore différent. Mais ici, on mange bien. »

« Mon objectif en venant en Europe était d'avoir une vie meilleure. Mais je réalise que ce n'est pas forcément vrai. Compte tenu de la crise tout a changé. Et il faut plus travailler que ce que j'imaginai. »

« Moralement c'est difficile. Pour le moment, je prends ce qui est là parce qu'on voit qu'il n'y a rien ailleurs et compte tenu de la législation espagnole tu ne peux pas travailler dans d'autres pays. »

« Je ne me sens pas très bien intégré en Espagne mais j'ai du mal à l'expliquer. La vie est plus difficile ici qu'au Maroc »

D'autres jeunes étaient venus en Europe avec une idée de métier et l'ont laissée tomber par découragement ou sur le conseil des associations qui les accompagnent depuis leur arrivée en Espagne. Concernant la vie au quotidien et l'accès à l'autonomie, les jeunes considèrent que la vie en Europe est bien plus difficile que ce qu'ils avaient imaginé ; certains jeunes s'en sortent, d'autres pas.

« Je pensais avoir plus d'aide en dehors de la partie scolaire, pour le logement ou les transports. J'en ai parlé avec ma tutrice, elle m'aide mais tu n'as pas beaucoup de possibilités pour m'aider. Je pense que l'ensemble des difficultés que nous rencontrons peut nous amener à abandonner. »

« Au départ, je pensais intégrer un club européen de foot pour en faire mon métier. Je n'ai finalement pas essayé le foot professionnel. En France je n'ai pas pu rester ; 3 semaines seulement. »

« Je souhaitais rejoindre la France pour suivre des études de droit (pour être avocat) ou des études pour être sportif car j'ai des facilités pour le sport. »

« Je suis venu en Europe pour travailler. J'entendais parler de l'Europe et je croyais que c'était un peu plus facile. Mais il n'y a pas beaucoup de différences avec ce que j'imaginai car des amis guinéens travaillant en Europe et revenant au pays m'avaient expliqué. Je serais déçu si je ne trouvais pas de papiers et de travail. »

« Je suis venu pour travailler, je voulais étudier à l'université. Pour l'instant j'ai mis l'université de côté. »

« Ici tout tourne autour de l'argent pour faire ce qu'on veut. Avec mon petit boulot j'arrive à manger à la sueur de mon front et enfin je parviens à aider mes petits frères pour aller à l'école. »

L'augmentation du niveau de vie qu'un passage en Europe peut provoquer est une illusion qu'ils découvrent sur place. Au regard du peu d'argent qu'ils arrivent à mettre de côté ou à envoyer à leur famille pour préparer le retour dans leur pays d'origine, les jeunes sont confrontés à un véritable dilemme. D'une part la dureté du quotidien les incite à rentrer dans leur pays et d'autre part la peur de décevoir les attentes de leur famille leur interdit de le faire.

« Quand j'étais au Maroc, je me disais je pourrais envoyer ma mère à la Mecque. J'imaginai retourner au Maroc avec une voiture des choses comme ça acheter une maison avec l'argent que j'aurais gagné. »

« Je ne pense pas que mes parents sont fiers de moi actuellement, mais ils le seront quand j'apporterai quelque chose en Guinée. J'ai déjà envoyé deux fois de l'argent : deux amis m'ont donné chacun 50€ et j'ai envoyé 50 € à mes parents. Je suis le fils aîné. »

« Mes parents pensent que je vais bien ; je ne donne pas de détails sur mes difficultés ; du coup je mens à ma famille. »

« Pour l'instant, je n'ai rien fait, rien obtenu et pour retourner au Maroc je ne sais pas ce qu'il me faudrait. Je ne dis pas à ma famille que ça ne va pas bien ; je leur dis que tout va bien. Mes frères, je leur dis de ne pas venir mais je leur ai envoyé des choses d'Europe ; ici c'est difficile. »

« Ils n'attendent rien de moi ils connaissent la situation en Espagne. Au moment où j'avais de l'argent j'en ai envoyé mais maintenant ce n'est pas possible et mes parents le savent. Avec mes frères et sœurs ça va bien ; mon petit frère a envie de venir et je lui dis que ça ne vaut pas la peine, il n'y a pas de travail. »

Partie 3



Formation, relation & mode de vie

Une formation souvent subie, mais l'envie d'y arriver !

De bonnes relations avec l'entourage
(éducateurs, professeurs et autres jeunes)

Le nouveau mode de vie des jeunes MNA

1. Une formation souvent subie, mais l'envie d'y arriver !



Le niveau scolaire des jeunes est assez faible (la majorité n'a pas atteint la classe de 3^{ème}), ce qui réduit considérablement les options qui s'offrent à ces jeunes quand ils sont re-scolarisés en France. De même, de manière générale, les jeunes rencontrés ont une maîtrise limitée de la langue française, ce qui explique que la plupart d'entre eux suit des cours de FLE (français langue étrangère) avant de pouvoir intégrer une formation.

« J'ai arrêté l'école à 12 ans parce qu'il n'avait pas la possibilité de continuer à payer. J'ai ensuite fait de la maçonnerie avec mon grand-père jusqu'à 15 ans. »

« Dans mon pays, je suis allé jusqu'à la 8^{ème} année d'études. Je pense que j'étais un bon élève. J'ai appris le français là-bas. Je suis actuellement en FLE, c'est obligatoire. J'ai fait un test (géo, mathématiques...). J'ai eu 15/16 »

« Mon niveau était un petit peu bas quand je suis arrivé en France. Avant, j'ai été à l'école jusqu'à 11 ans. »

« Quand je suis arrivé, surtout au niveau de l'écrit ce n'était pas bon, donc il a fallu travailler un peu. Pour tout ce qui est par exemple, les fautes de grammaire, d'orthographe, ... »

« J'ai commencé 3 mois à l'école, en FLE. »

Ces jeunes n'ont donc pas « subi » leur orientation mais n'ont pas tous eu la possibilité de suivre la formation dont ils « rêvaient ». Ces jeunes sont donc contraints de choisir parmi le nombre limité de formations que les établissements d'accueil sont en mesure de leur proposer (pour diverses raisons telles que leur niveau scolaire, l'éloignement du lieu de formation, l'offre de la région ou du département dans lequel ils se trouvent, le temps qui les séparent de leur majorité,...).

« C'est moi qui ai choisi la plomberie. J'en avais fait un peu au Maroc pour gagner un peu d'argent. »

« Je veux faire la cuisine l'année prochaine. Je n'y ai pas pensé avant. Avant, je faisais le commerce. Je voulais faire le commerce, mais il n'y a pas de commerce dans ce lycée... »

« Au début, avant de venir (en France), je voulais faire électricien mais je n'avais jamais été à l'école.

Quand je suis arrivé ici, je ne parlais pas la langue, on (les éducateurs) m'a dit trop que c'est trop compliqué de faire électricien, les calculs tout ça... J'ai choisi autre chose car c'était trop compliqué. »

« Ce qui me plaisait c'est la carrosserie de voiture. J'ai fait un stage mais je n'ai pas été pris en apprentissage car pas de passeport. »

« Je pense avoir mon CAP, je suis le premier de la classe. Je vais avoir mon diplôme en juin. »

« L'année prochaine, je commence un CAP. Mon idée est de faire un apprentissage. J'ai fait des stages en boucherie, maçonnerie et j'ai choisi maçonnerie. »

« J'ai commencé à faire des stages en mécanique auto. Je suis allé au CIO et ils m'ont orienté vers un bac pro forestier ce qui me plaisait. »

« Je suis en Bac pro Systèmes électroniques et numérique (informatique et réseaux). En juin, je passe le bac pro et après je vais faire un BTS informatique. Je suis inscrit sur APB et je commence à faire des démarches pour la suite. »

« Je me souviens que quand je suis arrivé ici, une éducatrice m'a demandé ce que je voulais faire, j'ai dit informatique. Ici au foyer on te laisse libre de choisir ce que tu veux faire. »

« Maintenant, je suis en train de suivre ma formation en CAP. Dans 2 ans je termine mon CAP. Je veux suivre un bac pro après. »



La majorité des jeunes que nous avons rencontrés a déjà effectué un cursus scolaire dans son pays d'origine. Le niveau d'études atteint est généralement celui du début ou de la fin de collège ; certains jeunes avaient même commencé des formations professionnelles identiques à celles entamées dans leur structure d'accueil.

« En Egypte je faisais de l'électricité en lycée pro je n'ai fait qu'une année. »

« En Egypte je suis allé jusqu'à 11 ans et après j'ai travaillé dans l'entreprise de menuiserie aluminium. »

« Quand j'étais au Sénégal j'étudiais dans une école coranique ; j'ai appris l'arabe et le français jusqu'à 16 ans. »

« Au Sénégal je n'ai pas eu de formation je travaillai dans un commerce alimentaire. Je suis allé à l'école jusqu'à 10 ans. »

L'orientation vers la filière de formation a très majoritairement été subie par les jeunes que nous avons interrogés. L'offre au niveau des centres étant restreinte et les obligations administratives pour l'obtention « des papiers » à l'âge de 18 ans entraînent que **peu de jeunes choisissent leur formation au regard de leurs envies ou capacités mais plutôt en fonction des places disponibles et/ou du moindre désintérêt à pratiquer le métier visé.**

« Moi au départ je voulais faire cuisine et ils m'ont mis en menuiserie. J'ai envie de faire une formation en cuisine car menuiserie ça ne me plaît pas. »

« Je vais faire mécanique mais je n'aime pas vraiment ça ; mais ça ira pour un an. Après j'espère qu'avec les écoles du soir je pourrais changer de filière quand je travaillerai. Ça sera dur de travailler et d'étudier en même temps.»

« Je pense aux années prochaines et j'ai un peu peur. Je vais commencer en septembre un lycée professionnel en pizzaiolo pendant 1 an. J'aime faire les pizzas, même si le bureau m'a contraint à choisir cette formation. »

« J'aurai besoin d'une autre formation professionnelle car c'était ma première fois en formation et en entreprise je n'ai pas osé montrer à mon tuteur que je n'aimais pas le métier. »

« En septembre je vais rentrer dans une formation de cuisinier pendant un an parce que je vais avoir 18 ans l'année prochaine.»

Les jeunes nouvellement arrivés quant à eux passent par des temps de formation leurs permettant d'acquérir ou de mettre à niveau des connaissances en italien, mathématiques et autres matières générales.

Ces formations commencent généralement à l'arrivée du jeune et se poursuivent jusqu'à la prochaine rentrée scolaire qui permettra la première inscription dans un centre de formation professionnelle. Si le délai est trop court, les jeunes peuvent parfois mener de front la formation professionnelle et ces cours de mise à niveau.

« J'apprends l'italien tous les jours, ici au centre. Je fais cela tous les matins et deux fois par semaine des mathématiques. En septembre j'ai envie de faire une formation en cuisine peut-être un an. »

« Actuellement je fais une remise à niveau pour avoir le brevet : maths, italien et histoire géographique.»

Quelques jeunes ayant pour caractéristique d'être arrivés en Italie depuis déjà plusieurs années ont construit des parcours scolaires qui pourraient être ceux de jeunes italiens. Certains ont même imaginé les suites de leurs cursus et éventuellement une stratégie pour atteindre leurs objectifs.

« J'ai fait toute l'école primaire et à partir de 2006 je suis allé au collège. Quand mon frère est parti (suite à son expulsion du territoire) je suis allé au centre pour mineurs et j'ai eu mon brevet à Turin. Après j'ai fait un brevet de tourneur fraiseur et d'assemblage usinage en 3 ans. L'année prochaine je vais poursuivre pendant deux ans parce que le travail c'est difficile à trouver à cause de la crise. »



Les formations suivies dans le centre sont très appréciées par les jeunes. Quels que soient les spécialités de formation (cuisine, menuiserie, plomberie...), les enseignants ou les pédagogies pratiquées, **les jeunes nous ont tous déclaré être très motivés par la perspective d'apprendre de nouvelles choses.** Certains souhaitent même suivre successivement différentes formations dans l'optique de maîtriser le maximum de métiers différents.

« Je suis depuis 3 ans en pâtisserie. Ce qui m'intéresse c'est d'étudier la cuisine, la boulangerie et d'apprendre. »

Les cours qui sont les moins appréciés ou considérés comme les plus difficiles par les jeunes d'Afrique subsaharienne sont le plus souvent les cours de mathématiques. En revanche les jeunes marocains apprécient le plus souvent cette discipline.

L'apprentissage de la langue espagnole n'est pas souvent un problème et est même considéré comme obligatoire par certains jeunes. En revanche, l'apprentissage du basque semble poser quelques difficultés.

« Ce qui me plaît c'est d'étudier, je retourne à la maison pour mes devoirs et je reviens le lendemain. »

« Ce qui me plaît le plus ce sont les mathématiques ; ce qui me plaît le moins c'est le journal. En fait cela me fait beaucoup trop réfléchir lorsqu'on étudie les articles. »

« Le plus difficile c'est l'espagnol surtout les examens de littérature et lecture. »

« Je suis la formation cuisine – service. Au Sénégal je suis allé à l'école 2 ans et j'ai appris à lire et à écrire. J'aime étudier. Les mathématiques c'est difficile pour moi. L'espagnol c'est ce qu'il y a de plus important pour moi pour l'instant. »

« Je suis une formation en Climatisation –Plomberie. La plomberie me plaît le plus, les mathématiques ne me plaisaient pas quand j'étais petit mais j'arrive à rattraper. Oui j'ai choisi car ce sont des métiers qui sont utiles, qui sont demandés dans le secteur de la construction (comme l'électricité). »

La filière de formation suivie n'a pas toujours été choisie par les jeunes que nous avons interrogés. **Même si les jeunes déclarent apprécier leur formation, il s'avère que leur choix a été contraint d'une part par les formations proposées par le centre et d'autre part par les perspectives d'embauche ou de demande locale de la part des employeurs.**

« J'ai choisi la cuisine et le service car on m'a dit que dans la cuisine il y a beaucoup de travail. Sinon depuis l'Afrique, je voulais faire de la menuiserie métallique ou de la mécanique auto. Ici, on m'a proposé 3 choses : Cuisine / Menuiserie / Boulangerie-Pâtisserie. »

« Avant je n'aimais pas les cours sur la menuiserie et puis j'ai aimé ; je me suis adapté. J'aime beaucoup maintenant. Le plus difficile pour moi c'est se lever le matin c'est un peu tôt. »

« En arrivant mes professeurs m'ont dit que ce n'était pas possible de faire auxiliaire de vie pour personnes âgées. Ils m'ont dit qu'ils continuaient de chercher, moi j'attends qu'ils m'en parlent. La machine à coudre m'ennuie même si je trouvais ça intéressant au début (en couture actuellement).»

« J'ai choisi ces formations (les deux premières) parce que des amis m'ont dit de les faire. La dernière, j'ai davantage réfléchi à ce que je voulais faire. »

« Je voulais faire peinture mais il n'y en avait pas je me suis mis à la cuisine. »

Certains jeunes ont exprimé la volonté de réaliser une autre formation à la fin de celle qu'ils suivent actuellement et cela afin de se réorienter ou de se rapprocher de leur volonté initiale ; la mécanique ayant été citée à plusieurs reprises par les jeunes.

« Je veux d'abord connaître beaucoup de choses dans le métier de l'électricité. Je veux aussi découvrir la menuiserie pour élargir mes connaissances dans la construction. Et après je veux travailler. »

« J'espère avoir mes papiers avant 18 ans et travailler très vite. Après la cuisine, j'aimerais suivre une formation en mécanique automobile. »

Au regard de leur âge, les jeunes disposent d'une connaissance assez limitée de l'utilisation des moyens informatiques et certains ont exprimé le souhait d'acquérir des compétences à ce sujet. Ils ne nous ont pas fait part d'une utilisation de ces moyens dans le cadre de leur formation ni de cours d'informatique au sens large.

« Je me débrouille un peu avec Skype, Facebook, Viber mais je vais peu sur Google L'informatique me plaît beaucoup. Je ne suis jamais rentré dans cette salle (salle informatique). »

« Je vais chercher des informations sur mon pays via Google. Je regarde très peu de films sur internet.»

2. De bonnes relations avec l'entourage (éducateurs, professeurs & jeunes)



Les relations avec les éducateurs ou les professeurs sont de nature apaisée. Même s'il peut y avoir quelques insatisfactions sur certaines manières de faire, globalement les jeunes interrogés ont de bons rapports avec leurs éducateurs.

« Les profs sont différents par rapport au Mali. Ils sont plus sympas ici. Au Mali, on n'a pas le droit de manquer de respect. Ici, il y a beaucoup de jeunes (français) qui manquent de respect au professeur. Tous les jours, je vois cela. »

« Les profs d'ici prennent la peine de t'expliquer quelque chose. Au Cameroun, les profs nous tapent facilement dessus. »

« J'ai dit à mon professeur si vous parlez plus lentement ça va être mieux pour moi. »

« Je m'entends très bien avec les éduc. On parle de ma situation. Ils me disent que je ne suis pas là par hasard. Personne ne nous a forcés à venir. »

« Le plus au foyer : c'est le soutien scolaire surtout quand on a des ambitions pour faire des études. »

« Ça se passe bien avec les profs et les camarades. »

« De manière générale ça se passe bien. Ils (les éduc) font comme pour leurs enfants. Ce n'est pas parfait mais globalement ça se passe bien. »

« Pour l'instant, quasiment tout ce que j'ai souhaité entreprendre, par exemple passer mon BAFA, donc tout ça ils ont accepté (les éducateurs) et ils auraient pu dire non. »

Parmi les jeunes rencontrés certains estiment que les éducateurs ne tiennent pas compte de leurs demandes concernant la vie quotidienne. D'autres encore ne se sentent pas soutenus par eux ou estiment qu'ils ne peuvent pas compter sur les éducateurs pour les accompagner dans leurs démarches.

« Ça se passe bien mais pas tout le temps. Des fois si tu as besoin d'argent pour la vêtture [les vêtements], pour téléphoner, ça prend du temps. »

« Si j'ai un problème, la personne que je peux appeler c'est l'ASE. Après c'est moi-même, si j'ai un problème, je trouve une solution moi-même ; mon ami peut m'aider. »

« Les gens d'ici (au foyer), je ne pourrai pas compter sur eux. Ils arrêteront de m'aider quand je partirai d'ici. »

« Toutes les démarches, je fais tout seul. Pour trouver un boulot, un CFA. Aucun éduc ne m'a aidé. J'ai fait tout seul. Je suis fier de moi. »

De même, **plusieurs jeunes ont partagé leur étonnement voire leur désaccord vis-à-vis du comportement de certains jeunes Français** ayant eu une attitude très irrespectueuse (insultes, bagarres) envers les éducateurs ou professeurs.

« J'ai noté une différence de respect envers les profs entre nous et les français d'ici. On m'a appris le respect du supérieur. »

« Quand je voyais les jeunes qui sont nés ici et comment ils se comportaient avec les éducateurs, ça m'a dépassé la tête. Il y avait un jeune qui insultait les éduc et franchement, lui il était fou. »

« Avec moi ça va. Je suis sympa avec les autres. Mais il y a des bagarres entre jeunes et avec les éduc aussi. »



La relation qu'ont les jeunes avec leurs éducateurs est plutôt apaisée et basée sur la confiance et le respect. Ainsi, les jeunes déclarent passer des moments agréables avec leurs éducateurs, certains regrettent des éducateurs partis, d'autres s'entendent mieux avec les éducateurs nouvellement arrivés mais **globalement les jeunes trouvent en eux une forme de soutien.** Les jeunes MNA font tous confiance et se réfèrent et à l'assistant(e) social(e) pour les questions légales et administratives, aux éducateurs pour leur quotidien.

« Ce que j'aime le plus dans la communauté ce sont les éducateurs ils nous aident pour les vêtements et quand je suis malade. »

« Ici je peux jouer au foot mais les éducateurs ne me donnent pas ce que je demande ; on se fout de ma gueule on me promet des choses qu'on ne fait jamais. »

« D'avoir beaucoup de patience des deux côtés car chaque petit problème devient un gros problème quand on est seul. »

« Avec les éducateurs ça se passe bien et avec les autres jeunes aussi. »

« Je me sens bien j'aime bien comment les éducateurs travaillent avec moi, on peut les aider on organise les jeux les fêtes ... Et ça me plaît. »

« Je n'ai pas connu d'italiens, je ne peux pas dire de ce que j'aime mais les éducateurs sont bien. Ils sont patients, corrects, ils font leur travail. »

Néanmoins, certains jeunes ont fait part de comportements peu respectueux à leur égard de la part des équipes éducatives. **Ils pointent également le peu de considérations accordées à leurs demandes et le fait qu'ils doivent les réitérer un grand nombre de fois avant d'avoir une réponse à leur besoin.**

D'autres jeunes parmi les plus âgés expliquent que la relation aux éducateurs est contrainte par leur situation et que ces derniers devraient adapter leurs comportements en fonction de leur âge et sans a priori.

« Avec les éducateurs ça n'allait pas il y avait des problèmes notamment avec les médicaments on te dit toujours plus tard ou attend ce soir. Moi j'ai souvent mal à la tête et on ne me donnait pas les médicaments. »

« Si tu as besoin de quelque chose on te dit de demander aux éducateurs mais j'avais froid et ils ne m'ont rien donné j'ai dû acheter moi-même mes vêtements. »

« En cas de problème je peux compter sur une sénégalaise car dans le centre les adultes me disent toujours : « après, après ... » »

« Il faudrait changer le comportement des éducateurs : au réveil ils secouent le pied dans le lit par exemple »

« J'ai préféré le premier centre à celui-ci, les éducateurs étaient plus gentils. Le matin, ici, on nous réveille comme si on était des voleurs. »

« Une fois un éducateur m'a dit tient toi bien sinon je te renvoie dans ton pays. Il m'a dit que j'avais le sang chaud. »

« Une fois j'ai compris par une remarque des éducateurs qu'on me reprochait d'avoir trois paires de chaussures et que les italiens n'en avaient pas. »

« Je sais que je ne peux pas dire non aux éducateurs je n'ai pas le choix je dois faire ce qu'on me dit. »

« On nous traite certaine fois comme des enfants on est libre de décider si on doit aller se doucher quand on a 18 ans. »

« Ce qu'on pourrait améliorer c'est la façon de nous voir si on n'a pas fait d'étude on n'est pas bête pour autant. »

Par rapport à leurs pays d'origine, **les jeunes ont noté de grandes différences dans le comportement et le professionnalisme des professeurs.** Les jeunes nous ont par exemple signalé que dans l'enseignement primaire il était fréquent qu'ils soient victimes de coups de la part des enseignants. D'autres jeunes ont évoqué des différences de posture des professeurs ou le fait de devoir payer pour être sûr d'avoir son diplôme.

« La grande différence avec l'Egypte c'est que les enseignants étaient très durs là-bas et les enseignants tapaient les jeunes pour les obliger à être attentifs et lors des devoirs. Ici ils sont plus tranquilles plus gentils. »

« Ici l'école c'est plus professionnel ; les professeurs c'est plus simple pour écrire on a du matériel. Les professeurs italiens sont un peu plus calmes alors qu'au Sénégal les professeurs ne viennent pas ou te frappent. En école élémentaire je me suis fait beaucoup frappé. »

« En Albanie quand tu paies tu as ton diplôme. En Albanie ils ne sont pas bons les professeurs. »

« C'était difficile après le brevet pour chercher une formation je me sentais dans l'obligation de choisir seul et d'être autonome mais c'était compliqué parce que les classes étaient bordéliques avec des jeunes qui ne voulaient pas étudier. »

« L'école était bien, les profs aussi mais plus durs par rapport aux italiens. »



Sur le temps passé ici et la relation aux enseignants, les jeunes n'ont pas émis de souhaits ou de critiques particulières. **Il semble exister une forme de respect naturel des jeunes envers leurs professeurs, à quelques exceptions près.** Les sanctions en cas de mauvais comportement ou de non application des consignes sont bien comprises et acceptées par les jeunes que nous avons rencontrés.

« En Espagne, il y a beaucoup de liberté. J'ai pu voir qu'il n'y avait pas beaucoup de respect. Moi qui suis éduqué dans le respect des anciens et ce que je vois en Espagne est un choc pour moi ; cela est impossible au Sénégal. »

« Ici ça se passe bien avec les autres élèves. Il y avait des gens qui parlaient mal aux professeurs. Les élèves espagnols parlent mal au professeur. Moi je pense que c'est l'éducation, ça peut venir de sa famille au jeune. »

« Les règles sont bien je n'ai pas de problème avec elles. Je fais ce que me disent les professeurs. Si on ne parle pas en espagnol on est sanctionné. »

« Il y a des apprentis qui ne prennent pas les choses au sérieux. Ils ne savent pas pourquoi ils sont là. Cela peut poser des problèmes avec des professeurs : ils se moquent d'eux, ne veulent pas faire ce qu'on leur demande. »

« Les professeurs sont des bénévoles (pour l'apprentissage de l'espagnol). Très bien ils sont gentils, très aimables avec moi. Quand j'ai des difficultés, quand je leur pose des questions : ils me répondent. Je n'ai pas eu de problèmes avec eux. »

« Les règles sont normales, arriver à l'heure, ne pas fumer en classe, ne pas venir avec un couteau. En revanche si tu fumes un joint même en dehors tu es viré. En menuiserie c'est dangereux ; si tu as fumé, tu peux te couper un bras ou un doigt. Quand tu fais quelque chose d'interdit tu es renvoyé chez toi. »

« Les modalités d'éducation entre l'Afrique et ici sont très différentes. En Espagne je trouve que ce n'est pas strict. En Afrique, tu n'oserais pas faire les mêmes bêtises car on serait renvoyé illico. Par exemple, si tu insultes un professeur (...) On doit beaucoup de respect à celui qui a du savoir. »

Les jeunes ont souvent abordé la différence de pédagogie entre les enseignants d'Espagne et ceux qu'ils ont connu dans leur pays d'origine. **Beaucoup de jeunes ont évoqué lors des entretiens de la maltraitance et les coups qu'ils recevaient pendant les heures de classe dans leur pays d'origine.**

« Au Maroc il n'y a pas de livre. Comme mon père n'avait pas d'argent je ne pouvais pas acheter ce qu'il fallait. Les professeurs me frappaient. Les professeurs expliquent mieux ici qu'au Maroc. Ils expliquent mieux ils veulent que tu réussisses. »

« Ici les professeurs nous respectent, ils ne nous frappent pas. Ils nous écoutent, ils nous expliquent bien les choses. Là-bas si tu ne comprends pas, on ne t'explique pas ; si tu ne comprends pas ça n'avance pas. Ici on t'explique la société, les normes, les règles. »

« Avec les professeurs et les autres élèves ça se passe bien. En Espagne on explique avec la bouche, au Maroc on frappe quelque fois. »

« Au Sénégal on nous éduque sur le principe que le plus âgé a toujours raison, le jeune doit accepter l'avis de l'ancien. Il peut expliquer son point de vue, mais avec beaucoup de respect. En Espagne, il y a beaucoup de liberté. »

3. Le nouveau mode de vie des jeunes MNA

A propos des loisirs



La plupart des jeunes rencontrés pratiquent un sport en dehors de leur formation. Il s'agit majoritairement du football en club, même si la musculation, la gym en salle, le footing et la natation sont aussi pratiquées.

« Je fais du foot dans un club. J'ai deux entraînements de 3-4 heures par semaine. »

« Je fais du foot et je suis arbitre aussi. »

En dehors du sport, **les jeunes rencontrés ont aussi des activités extra-scolaires plus « classiques »** telles qu'aller au cinéma, écouter de la musique, passer du temps avec leurs amis, lire...

« Moi j'aime bien aller au cinéma ou alors je lis un petit peu. »

« Je faisais du théâtre lorsque je suis arrivé ici pendant 2 ans et j'aimerais en refaire. »



En dehors de leur formation et du centre d'hébergement, **les jeunes aiment passer beaucoup de temps en ville. Ils privilégient les moments conviviaux comme les sorties, les repas et quelques activités sportives.** Ils profitent également de ce temps libre pour découvrir la ville, son histoire et également aller au musée.

« Ce que j'aime bien faire avec mes amis égyptiens c'est aller à l'école en transport après on se retrouve après l'école pour prendre une glace. »

« Avant j'étais en stage maintenant je sors à Turin ; je suis allé au musée égyptien. »

« J'aime sortir avec mes amis on peut sortir seulement le samedi soir jusqu'à minuit. »

« Je ne regarde pas la télé mais j'ai bien aimé quand il y avait le pape et qu'on est allé voir le feu d'artifice. »

« J'aime bien faire de la cuisine en général et les pizzas. »

« Je n'aime pas Turin je préfère les espaces verts je me sens enfermé en ville mais c'est vrai que c'est dynamique il y a beaucoup de choses à faire. »

« Je n'ai pas beaucoup d'ami je fais un peu de sport en dehors du centre. »

« J'aime bien sortir avec mes amis une seule fois en discothèque je n'aime pas trop ça. »



La journée type des jeunes s'organise autour des trois lieux que constituent le lieu d'hébergement, le(s) centre(s) de formation et le lieu travail c'est-à-dire l'entreprise dans laquelle ils effectuent une forme d'apprentissage.

« Depuis trois ans je m'occupe des jeunes du centre comme animateur. J'ai suivi un parcours de préparation à l'animation et j'ai suivi des cours et depuis j'ai de l'expérience mais je suis bénévole. »

« Là je me concentre sur la recherche d'emploi. En ce moment, je révise et je me repose parce que c'est le ramadan. J'ai arrêté les animations pour l'instant. Normalement en tant scolaire j'avais cours jusqu'à 15h, je jouais un peu après mais je ne sortais pas trop le soir j'écris des poèmes je dessine. »

Au sujet de leurs activités et de leurs loisirs au quotidien, **les jeunes que nous avons rencontrés ont décrit une vie personnelle assez simple que l'on pourrait même qualifier d'« ascétique ».**

Pour la plupart des jeunes leur quotidien se résume à peu de contacts avec les autres, peu de loisirs (quelques activités sportives comme le football ou la course à pied) et des sorties limitées. **Les jeunes qui pratiquent le plus d'activités sont souvent ceux qui sont pris en charge par des associations ou des centres pour mineurs.**

« J'aimerais aller davantage dans des gymnases ou des centres sportifs mais je n'ai pas d'argent pour le faire. »

« Je joue au football, peinture, musique, couture, sortie culturelle, jeux de société proposé par Arribede (association). Tout est gratuit. »

« Je fais du football avec des amis mais je ne peux pas intégrer un club à cause des horaires. Je ne fais pas de musique, je joue à la Playstation. »

« Je ne reste pas chez moi, je n'aime pas ; je préfère sortir et m'amuser ou jouer au football. Il n'y a pas internet. »

« Je ne fais pas spécialement d'activité, pas de sport avec les autres et sinon je participe à des fêtes. Je me promène dans la rue ou dans des discothèques ; certains boivent ou fument mais pas moi. »

« Je n'ai pas d'amis. Je ne sors pas. Je n'ai pas d'aide extérieure. Chez moi, je n'ai pas de règlement à respecter. Ma passion c'est la musique. En Guinée je jouais du djembé, mais pas ici. »

« Le weekend, je vais dans un cyber sénégalais parler avec ma famille qui est à Conakry. Car au centre il n'y a pas d'ordinateur pour parler avec ma famille. Je n'ai jamais appris à cuisiner avant. »

« Je jouais dans une équipe avec d'autres jeunes. Je suis allé au stade de Bilbao voir un match. J'ai connu des amis qui font pâtisserie ou mécanique ici. »

« Quand je rentre chez moi je me douche, je me change, je mange, je regarde la TV et je prends un livre pour apprendre un peu l'espagnol. Mon « chez moi » est restreint, je vis avec des personnes plus âgées que moi ; c'est un peu compliqué. »

« Je vais visiter un peu la ville avec mes amis. On s'assoit près de la rivière. »

« Je reste à la maison je ne fais rien de particulier. Je révise pour ici, pour obtenir mon diplôme. »

« Quand j'ai du temps libre, je fais mes devoirs et je mange. »

A propos du racisme & de la pratique de la religion



La plupart des jeunes interrogés estiment que le racisme est bien présent en France bien qu'ils n'en aient jamais été victimes personnellement.

« Un peu de racisme ici. Cela se voit sur leur visage (cela me fait mal – je ne m'y attendais pas) mais je n'ai jamais eu de problèmes (aucune insulte, agression...). »

« La chose qui m'a déçue, c'est le racisme, surtout de la part des adultes. Si c'est un blanc qui fait quelque chose... Si c'est un noir, on commence à déconner... Je n'en parle pas. Je suis une personne réservée. En ville, pas de problème. Je ne parle à personne. Je prends mon café. »

« Le regard des gens, difficulté à trouver du travail (difficulté même pour un stage car racisme). »

« Sur le terrain de rugby j'ai été victime de racisme : sale noir, sale nègre... Mais cela s'est réglé avec l'arbitre. Je suis le seul black qui joue au rugby. Personne ne m'ennuie maintenant. »

Les jeunes interrogés se sentent libres de pratiquer leur religion. La majorité d'entre eux a une pratique religieuse au sein du foyer (dans leurs chambres) et dans un lieu de culte externe à l'établissement.

« Je peux pratiquer ma religion sans problème. Je vais tout seul à la mosquée. Je fais mes prières dans ma chambre. Je l'indique sur ma porte. Je ne suis pas dérangé. »

« Je suis chrétien. Je peux pratiquer sans problème. »

« Tous les dimanches, je vais au temple, je prie. Dans ma chambre, il y a la photo du temple que j'ai amenée du Népal. Il y a un bâtonnet. »

« A l'école on n'a pas de temps pour prier mais au foyer oui. Le vendredi on va à la Mosquée et je prie dans ma chambre. »



Les jeunes déclarent s'être rapidement adaptés à la vie en Italie et au nouveau mode de vie qu'ils ont découvert en arrivant en Europe. Ceux pratiquant une religion disent ne pas avoir rencontré de problèmes pour le faire et n'ont qu'exceptionnellement été victimes de racisme ou de discrimination à Turin.

« Les premiers jours en Italie c'était compliqué. Je ne sortais pas, je ne parlais pas italien mais maintenant je me sens mieux qu'au début je suis plus tranquille qu'à Naples. Là-bas les petits ils vendent des choses dans la rue ils n'étudient pas ; c'est dangereux dans la rue. »

« Entre le premier jour et aujourd'hui j'ai connu le racisme dans la ville j'ai compris que les gens avaient peur et qu'ils pensaient que j'allais les voler. »

« Je n'ai pas de problème, je passe bien, je parle italien et je n'ai pas de problème avec les gens. J'ai su qu'en France il y a avait eu des révoltes et que la discrimination était importante. »

« Je n'ai pas de problèmes avec les italiens, mais les étrangers ne sont pas bien traités. »

« Souvent j'ai dû apprendre à gérer des situations mais le travail d'animateur m'a aidé j'ai demandé à voir un psychologue pour m'aider à comprendre les autres et à gérer les relations avec les autres. »

« On est libre de pratiquer notre religion et on va à la mosquée ; nous on sait qu'ici ils sont chrétiens et qu'ils sont différents. »

« Je n'ai pas une approche rigide de la religion ; je fais ce que je peux mais surtout être une bonne personne. Je vais à la mosquée et je peux prier et je respecte les autres religions. »

« Je peux prier dans ma chambre, c'est bien et personne ne me dérange. »



Les moments qu'ils considèrent comme étant réconfortant sont assez rares. **La pratique religieuse est pour eux importante mais n'est pas un point de revendication** ; elle se réalise dans la mesure des possibilités qui leurs sont offertes.

Les pratiques, culturelles ou non, issues de leurs pays d'origine (cuisine, loisirs artistiques ...) n'ont pas été évoquées comme des éléments importants de contribution à leur bien être en Espagne.

« J'ai une pratique religieuse mais pas beaucoup. Je le fais à la maison. »

« J'ai un tapis pour prier au centre. Et il y n'y a pas de mosquée proche et je ne pourrais pas y aller même si c'était près car on n'a pas le droit de sortir du centre. »

« Je suis musulman, je fais mes prières, je fais le ramadan et le vendredi je vais à la mosquée. »

« Là-bas j'avais une pratique religieuse mais ici je ne le fais plus. C'est très compliqué parce qu'il faut du temps et des fois j'ai prié et ça n'a pas marché et du coup j'ai arrêté. »

Les jeunes nous ont également déclaré être bien acceptés par la population espagnole et ne pas être victime d'actes de racisme ou de discrimination. Si ces actes peuvent exister, ils demeurent l'exception et ne les concernent pas forcément directement (souvent des propos rapportés par d'autres jeunes).

« Il y a des gens qui sont racistes, mais il y a des gens sympas aussi. Plus de gens racistes quand même. »

« Je me sens bien intégré en Espagne, je n'ai pas vécu de situation de racisme. J'ai vécu des choses de cultures différentes et j'aime bien passer d'une culture à une autre. Oui j'ai un regard différent sur les choses et il y a des gens qui pensent des choses sur moi parce que je suis noire alors que je comprends ce qu'ils disent. »

« Avec les gens ça va mais, je ne me sens pas intégré je sais que le racisme existe mais moi je n'ai pas été confronté à ça. On nous appelle les maures. Les bars et les discothèques, certaines fois on ne peut pas rentrer. »

« Jusqu'à présent, j'ai pu rentrer partout et personne ne m'a maltraité. Je connais un guinéen qui est rentré dans un bar mais le propriétaire a refusé qu'il reste. »

« Les gens d'ici croient qu'on vient ici pour profiter des choses mais en fait il nous manque des choses. »

« Quand elle m'a vu m'asseoir à côté d'elle, elle a fermé son sac (femme de 50ans). Ça me rend triste. »

« On m'a déjà interdit de rentrer en discothèque « le patron n'accepte pas les marocains. »

« Quand je porte mes habits musulmans les gens me regardent et quand je sors je suis habillé comme un espagnol. Les espagnols ne sont pas ouverts alors que les français ne sont pas accueillants. Certains nous disent de retourner dans notre pays. Je me sens pas considéré en Espagne et cela fait 7 ans que je suis là je commence à les connaître. »

« Ce qui me dérange c'est que les arabes rejettent les autres religions et qu'ils rejettent les berbères (comme lui). J'ai un seul ami arabe. Pour moi c'est plus difficile de vivre avec des arabes qu'avec les espagnols, les chrétiens ou les juifs. »

A propos de la santé & du stress



Pour la majorité des jeunes interrogés, **le voyage effectué (ou une situation traumatisante vécue dans le pays d'origine) a des conséquences psychologiques ;** tous n'en parlent pas à leurs éducateurs et peuvent se renfermer sur eux-mêmes. Les symptômes de ces traumatismes sont divers : cauchemars, repli sur soi, mauvaise humeur, stress... La mise en place d'un soutien psychologique, parfois à leur demande, a permis à plusieurs des jeunes interrogés d'aller mieux.

« Je suis fatigué et traumatisé par tout ce que j'ai vu et que j'ai dû faire. Avant (pendant le voyage), je ne réfléchissais pas mais une fois mon objectif atteint mon cerveau a refonctionné. »

« Au début, je faisais des cauchemars à cause de l'histoire de mes parents mais ça va mieux maintenant. Je suis suivi par une psychologue. Quand je pense à mon histoire, je fais des cauchemars et j'ai l'impression de les vivre. »

« Ça fait 3 mois que je dors mal. Parce que je réfléchis trop la nuit. Je n'ai rien dit à personne, aux éducs... Ça ne m'était jamais arrivé avant. »

« Pas vraiment le moral. Je fais le zig zag et je m'accroche. »

« Ma santé est bonne. Dans la tête c'est fini. J'ai eu la chance de rencontrer un psychologue qui m'a aidé. Et je regarde l'avenir. »

Certains jeunes interrogés se sentent bien et ne font pas état d'un stress particulier. Ils n'ont pas de problème de santé particulier et estiment vivre dans de bonnes conditions.

« Avant beaucoup de stress mais maintenant je suis en super forme. »

« Je ne vois pas des choses qui pourraient m'angoisser. C'est ce que j'ai déjà dépassé qui me rend plus fort. Le fait de quitter le pays pour venir ici, le fait de faire ce parcours... »

D'autres rencontrent des difficultés de santé sans conséquences : certains ont fait des examens médicaux, d'autres ont souffert de maladies saisonnières (grippe, rhume, ...).

« Tout récemment, j'ai fait une écho du cœur parce que je fais beaucoup de sport et le médecin comprenait pas pourquoi mon cœur était gros comme ça mais ça va. »

« Quand je suis enrhumé, ce n'est pas grave, je ne vais pas chez le médecin pour ça. Ce sont des dépenses pour rien. »

« Au début, l'eau du robinet me donnait mal au ventre. J'étais obligé d'acheter de l'eau en bouteille. J'en ai parlé mais pas beaucoup. »

« Au début la nourriture du foyer, c'était compliqué. Mais moi, je n'ai pas été malade. »

Globalement les jeunes sont stressés par leurs démarches « administratives ». La préoccupation de ce que les jeunes appellent « les papiers » est permanente car ils sont nécessaires dans le cadre de la recherche d'un patron (alternance), pour l'obtention d'un titre de séjour ou pour retourner en vacances dans leur pays. **Ce stress est d'autant plus important que les jeunes sont conscients que tous leurs projets professionnels à court ou moyen-terme sont conditionnés par la régularisation de leur situation administrative.**

« Stressé, inquiet oui parce que je n'ai pas de patron c'est le premier souci ; je fais des stages mais je ne sais pas s'il va me prendre ou pas. »

« J'ai envie de faire apprentissage mais il me faut l'autorisation de travailler, et un patron. »

« Ce qui m'inquiète, c'est la carte de séjour. »

« Par contre, je sais que les papiers, c'est important. C'est important, partout dans le monde. »

« Le plus difficile au quotidien, ce qui m'inquiète le plus : les papiers. C'est à Paris, qu'on me l'a expliqué. Je sais que je risque une expulsion. »



Ils s'estiment tous être en bonne santé, même si certains ont connu des moments difficiles.

« Je me sens bien mais parfois je dors mal parce que des fois je réfléchis au travail et à l'Égypte. »

« La santé ça va, je dors bien ; avant, j'étais dérangé quand je dormais dehors mais dans la communauté ça va. »

« Aujourd'hui je dors bien je mange bien j'ai dû m'habituer à la nourriture et j'étais malade les deux premiers mois. On a commencé la semaine passée à faire de la cuisine sénégalaise. »

« Je pense à mon avenir, il faut que je trouve un travail mais la santé ça va. »

« La santé aujourd'hui ça va je dors bien, j'ai eu des moments où ça n'allait pas bien parce que les éducateurs ne me parlent pas bien. »



L'ensemble des jeunes que nous avons interrogé se considère comme étant en bonne santé physique ce qui est important à leurs yeux. Aucun n'a évoqué d'importants symptômes physiques liés au stress comme des troubles du sommeil ou de l'alimentation.

Néanmoins, **l'inquiétude concernant l'avenir et notamment « les papiers » et « le travail » les préoccupent au quotidien, voire les angoissent** ; ces deux éléments focalisent la plupart de leur attention et ont été omniprésents quel que soit le sujet abordé avec eux.

« Physiquement, ça va. Mais mentalement c'est différent car je pense à beaucoup de choses : avoir des papiers, trouver un travail. Et sans la famille c'est plus difficile. »

« Maintenant je dors bien ; au début j'avais la pression pour les papiers. »

« Ce qui m'inquiète dans ma vie ce sont mes parents ; je ne veux pas qu'il leur arrive quelque chose. »

« Avant j'avais des maladies plus importantes au Sahara à cause de l'hygiène. »

« Depuis que je suis là je suis moins malade qu'auparavant. »

« La seule chose qui me fait me sentir moins bien c'est de ne pas arriver à entrer en contact avec ma famille aussi souvent que je le veux. Certaines fois les éducateurs refusent. J'ai à peu près 10mn de conversation sur la carte. »

« Je me sens bien, la santé ça va, je mange bien. Les parents m'inquiètent un peu, je rentre voir mes parents tous les étés, la dernière fois c'était en novembre. »

« Je me sens très bien. Je n'ai aucun problème. Je ne suis pas inquiet pour le renouvellement de mes papiers. »

« Ce que j'aime c'est avoir des journées bien remplies alors que le weekend quand on a trop de temps je réfléchis trop. »

« Je suis en bonne santé car je ne suis pas stressé. J'ai la conscience tranquille – je n'ai pas de préoccupations particulières. Mais en même temps il n'y a pas de travail, ce n'est pas si facile et cela m'angoisse un peu. »

« Je vais mieux car je peux communiquer avec les autres je ne parlais pas l'Espagnol avant. »

« Je me sens mieux maintenant, je suis plus autonome, je peux me promener, je parle la langue, je sais prendre le métro, faire des achats. »

Partie 4



Aspirations et projections dans l'avenir

Retourner au pays, une option souvent envisagée

Aspirations à court terme : la course vers l'autonomie

Projections à long terme : fonder une famille et réussir

1. Retourner au pays, une option souvent envisagée



La plupart n'envisage pas de retourner dans leur pays d'origine sauf pendant les vacances. Ils souhaitent construire un projet de vie permanent en France. Certains projettent de demander la nationalité française, de vivre en France, d'y continuer leurs études et d'y travailler.

« Si cela se passe bien, je souhaite aller rendre visite à mes parents de temps en temps mais je compte avoir la nationalité française même si mon pays reste le Cameroun. Je souhaite être enterré au Cameroun. »

« En juillet prochain, on va essayer d'avoir la nationalité française. Parce qu'il y a beaucoup de droits, pour choisir le métier, pour faire le métier public, pour être policier... »

« Maintenant, je veux être français. Parce qu'on est ici et maintenant. On a commencé à vivre comme le français, on travaille comme le français... »

« Quand j'aurai mon diplôme je travaillerai en France. »

« C'est ici que je connais donc je préfère rester ici. Partir encore, ce serait encore une autre histoire. »

« Je ne peux pas retourner vivre au Népal pour l'instant. J'ai expérimenté la vie en France et la vie au Népal. C'est la même différence qu'entre la terre et le ciel. Les enfants au Népal, ils se battent beaucoup pour eux. Ici, il y a beaucoup de droits, d'opportunités. Ici c'est mieux. On n'aurait pas besoin de quitter notre pays s'il y avait la même chose au Népal. »

D'autres considèrent que leur expérience française n'est qu'une étape afin de réaliser leurs projets professionnels dans leur pays. Ils projettent de finir leurs études et de travailler afin de mettre de l'argent et de pouvoir retourner dans leur pays pour y vivre et y travailler.

« Je veux d'abord travailler en France et ensuite, retourner au Mali. Je n'ai pas de date pour le moment, mais je ne peux pas rester ici. J'ai trois sœurs, elles sont plus petites, je suis "chef de maison". »

« Si je rentre au Mali je veux faire commerçant. Au Mali non, je ne peux pas me servir de ça (formation de cuisinier) parce que là-bas, ce sont les femmes qui font ça. »

« J'aimerais retourner au Mali, mais pas tout de suite. J'aimerais y retourner quand j'aurai mon diplôme et que j'aurais travaillé un peu, et quand j'aurais une carte de séjour. Je veux retourner pour prendre des vacances, et revenir en France. »

« Cela m'intéresse d'aller travailler au Mali mais pour l'instant, il n'y a pas beaucoup d'entreprises pour travailler et pas beaucoup d'écoles. »

« Si mon pays change, je pourrais aller créer une entreprise mais il faut que cela change. »



La très grande majorité des jeunes nous a confié maintenir un lien avec sa famille.

Les contacts les plus fréquents sont entre eux et leurs parents mais il arrive fréquemment qu'ils échangent avec leurs frères et sœurs.

Ces contacts se font principalement au téléphone ou par Internet. **Les jeunes expriment assez souvent le fait que leur famille leur manque ou qu'ils sont inquiets pour leurs proches restés au pays.** Néanmoins, ils trouvent lors de ces échanges soutien et conseil auprès d'eux. Certains jeunes essaient de décourager leurs plus jeunes frères de tenter le voyage.

« Mon père est content pour moi mais ma famille me manque ; je les ai souvent au téléphone. Maintenant je dois travailler et aider ma famille. »

« La famille c'est la chose la plus importante dans la vie et mon pays. »

« Quand je les appelle ça va mieux. Ma famille me manque un peu, je les vois sur Skype donc ça va mieux même s'ils sont loin. J'ai deux frères l'aîné est carrossier travaille et est marié. Ils ne veulent pas venir en Italie. »

« Je ne dis pas tout à ma mère car elle est malade. Mon papa me dit qu'il faut toujours être courageux. Ici mes amis c'est ma famille. »

« Ma famille me manque ; je les ai eu toujours ces derniers jours ; moi je suis le fils aîné. »

« J'ai toute ma famille en Egypte mes frères et mes parents. Ça me manque un peu ; mais si je veux rentrer en Egypte on m'a dit que je pouvais si j'avais des problèmes ; mais je suis bien à Turin je veux y rester pour travailler. »

« La dernière fois au téléphone, je me suis disputé avec mon petit frère qui veut aussi venir mais je ne veux pas car passer la mer c'est trop dangereux. Il veut quand même venir même s'il connaît la vérité sur le fait que ce soit difficile. Je ferai tout pour éviter qu'il passe la mer. »

Une partie des jeunes interrogés envisage l'avenir à travers un retour dans leur pays d'origine. Ainsi, venir en Italie leur permet d'acquérir les connaissances et/ou les moyens financiers qui permettront d'ici quelques années de pouvoir travailler voire même de créer leur entreprise dans leur pays.

Beaucoup de jeunes ont également évoqué le fait de ne pas vouloir s'installer en Europe pour y fonder une famille, se marier ou construire une maison. D'autres envisagent de se rendre dans un autre pays européen comme la France pour poursuivre leur parcours.

« J'aimerais bien avoir bien appris en 5 ans beaucoup de choses pour retourner en Egypte pour travailler et pourquoi créer mon entreprise mais avec les technologies qui seront moins bonnes mais il faudra de l'argent pour les machines. »

« Je pourrais avoir une famille ici mais je veux le faire en Egypte pour transmettre les valeurs à ma famille. A 40 ans je ferais un travail humanitaire pour aider les autres. »

« J'imagine que quand j'aurai travaillé en Italie pour gagner de l'argent je fonderai une famille en Albanie et je travaillerai là-bas. »

« Je pense toujours au Sénégal, une fois que j'aurai ce que je cherche je vais rentrer car c'est mieux là-bas. »

« Quand tu n'aimes pas trop ce métier tu mets de l'argent de côté pour plus tard moi je voulais faire l'informatique. Déjà c'est difficile de changer de métier. Au Maroc j'imagine bien ouvrir un cyber café. On pourrait vivre en communauté après. »

« L'argent que je gagne c'est pour l'Egypte je veux y retourner pour me marier. »

« Je veux avoir une maison un métier même dans l'agriculture. Mon frère m'a déjà dit que si je revenais en Egypte on pourrait démarrer une entreprise ensemble. »

« Je voudrais retourner dans mon pays. Une personne ne peut pas rester toute sa vie ici : j'irai au Maroc. »



Au final, nous n'avons pas souvent observé de « nostalgie » liée à leur pays d'origine, à l'exception de leur famille, ni de volonté d' « importer » ou d'imposer des éléments culturels dans leur quotidien.

« Je suis triste de ne plus voir ma famille surtout depuis quelque mois car j'ai appris en téléphonant chez moi que mon père était décédé. »

« C'est différent. Il y a ici la liberté de penser ce que tu veux. Je me sens mieux mais des fois je me sens mal car ma famille me manque et ne peut pas m'apporter de réconfort. Tout ce qui vient du Maroc me manque. »

« Je vais mieux ici qu'au Maroc. Mais ma famille me manque beaucoup ; j'y pense tous les jours. Je les appelle au téléphone quand j'ai un peu d'argent. »

« Aujourd'hui ma famille me manque encore, je l'appelle tous les 15 jours. Mes amis nous sommes en contact par internet. »

Ainsi, beaucoup de jeunes que nous avons interrogés ne souhaitent pas rester en Europe à long terme. **Ils ont évoqué un retour dans leur pays d'origine et pour certains une volonté de créer leur activité/entreprise.**

« Et quand j'aurai les moyens financiers j'aimerais créer un restaurant dans mon pays. Je veux créer le restaurant et revenir acheter et apprendre des choses en Europe. »

« Pour l'instant je ne veux pas retourner au Maroc. Il faudrait avoir assez d'argent pour créer mon entreprise. »

« Je voudrais à terme retourner en Guinée car ma famille est là-bas. J'y retournerai quand je serais capable de créer mon entreprise. Au pays, car en Europe cela serait très difficile. »

« Je pense étudier et trouver un travail ici mais pour pouvoir repartir dans mon pays après parce que une fois que tu es formée c'est plus facile de trouver un travail là-bas et tu gagnes plus d'argent qu'ici. »

« Créer mon entreprise au Maroc serait bien car cela permettrait de donner du travail aux berbères. »

« Ce que je veux c'est réussir mon projet et ensuite j'aimerais rentrer dans mon pays pour l'aider à progresser. Mais je garderai contact avec les gens que j'ai connu en Europe. Tout ce que je gagnerai (argent ou compétences) je veux le mettre au service de mon pays. »

2. Aspirations à court terme : la course vers l'autonomie



De manière générale, **les jeunes comptent principalement sur eux-mêmes pour régler les problèmes qui les concernent.** Ils ont généralement un cercle restreint de connaissances sur lesquelles ils estiment pouvoir s'appuyer à l'avenir. Sans être de nature solitaire, ils privilégient l'autonomie et ne partagent pas les informations qui pour eux, relèvent du champ personnel (nostalgie, troubles du sommeil, tristesse, inquiétudes, ...). De plus, une partie de ces jeunes rêvaient de poursuivre une carrière professionnelle de footballeur pour réaliste.

« Dans ma vie, je ne pourrai compter que sur moi-même. »

« Si j'ai besoin, j'irai voir les amis, mes voisins. Je pense que mes amis d'aujourd'hui seront ceux de demain. »

« Moi, je pense que je ne suis pas comme vous (culture occidentale), je n'ai pas trop cette culture, de parler de mes problèmes. Je n'ai pas besoin d'aller voir quelqu'un pour parler. Si j'ai un problème, je travaille, je lutte je me bats pour le régler. »

« On peut avoir besoin de se confier mais je n'ai pas beaucoup de personnes que je vais aller voir. Quand j'ai un problème, j'essaye de trouver une solution moi-même. »

« Ici, je ne sais pas sur qui je peux compter. Les gens d'ici, je ne sais pas. Je les connais à peine. »

En arrivant en France, voire au foyer, certains jeunes rêvaient de poursuivre une carrière dans différents domaines mais en majorité dans le football. **Aucun n'a réalisé ce rêve et tous ont dû s'orienter vers des formations courtes afin de s'assurer de pouvoir rester en France après avoir atteint leur majorité.**

« C'est mon rêve de tout petit de venir en France, d'être footballeur professionnel. »

« J'ai toujours rêvé d'être policier. »

« Mon projet, c'est de devenir ingénieur. J'ai déjà des idées d'école. Je cherche sur internet, je connais des gens... »

« Mon rêve, c'est d'être traducteur. A vrai dire, si je peux, je veux rester en France et faire ma vie ici. J'aimerais bien me marier mais je ne sais pas... »

Parmi les jeunes que nous avons rencontrés, certains pensent à l'avenir de manière relativement sereine et aux différents projets qu'ils souhaitent réaliser. **L'obtention de papiers ou d'un contrat représentent les deux objectifs principaux à court-terme.**

« Quand je pense à l'avenir, c'est rassurant un petit peu, c'est angoissant un petit peu. C'est les deux à la fois. Les choses ne tombent pas du ciel donc il faut se donner les moyens d'y arriver. Mais si on n'y arrive pas, il y a toujours des solutions. »

« Chaque chose en son temps ! »

« Mon avenir, ça ne m'inquiète pas car tu peux dire : je fais ça demain, mais tu ne sais pas ce que tu pourras faire demain. Peut-être que tu ne pourras pas le faire. »

« J'ai un titre de séjour (durée d'un an) et je ne sais pas si je veux me faire naturaliser français après. »

« On a commencé des démarches avec la Préfecture pour obtenir le droit de rester après ma majorité. »

« J'ai 17 ans et 2 mois. Mon ASE m'a expliqué : 1 mois avant les 18 ans il faut écrire une lettre pour le contrat jeune majeur. Je tiens au courant mon référent. On me dit : il n'y a pas de souci pour un contrat jeune majeur. On est très content pour toi. »

« Je veux travailler mais si je ne trouve pas je ne sais pas si je vais poursuivre les études. »

« Je ne sais pas si je dois partir du foyer. Personne ne m'a parlé du départ. »

« Je voulais toujours faire mes études, je ne vais pas arrêter. »

« D'abord je veux perfectionner mon français. »

« En priorité faire un petit tour à Kinshasa pour aller voir ma tante avec qui je suis resté en contact téléphonique. »



Tous les jeunes que nous avons rencontrés sont concentrés sur le fait de devoir travailler dans un avenir proche. La conjoncture économique a été décrite par les jeunes comme compliquée et les amène quelque fois au pessimisme quant à leurs chances de décrocher un emploi.

Beaucoup de jeunes ont déclaré être prêts à exercer n'importe quel emploi du moment que cela leur permettait de bénéficier d'un revenu. Par ailleurs, les services de la mairie permettent à quelques jeunes de bénéficier de contrats rémunérés tout en étant en « apprentissage » en entreprise.

« L'Italie c'était pour moi une opportunité de travailler mais même les jeunes italiens n'ont pas de travail. C'est difficile. »

« J'ai fait un CAP mécanique industrielle et en Italie il n'y a pas de travail alors qu'au Maroc il y en a. »

« Je travaillerai en menuiserie, sur tous les métiers ou sur les marchés pour vendre des fruits et légumes. »

« Après 18 ans je vais aller travailler et tous les métiers me vont bien ; mais la cuisine ou la boulangerie c'est ce que je préfère. »

« J'aurai préféré poursuivre mes études parce que je ne veux pas faire de petits boulots. »

« Je sais déjà que pendant deux mois je vais recommencer à travailler en contrat de la mairie à 400€.»

« J'ai déjà une petite formation en menuiserie mais le problème c'est que je dois aider ma famille (plus de maman, mais il a le papa, un petit frère et une grande sœur). Je pense pouvoir les aider en trouvant un travail, forcément en menuiserie. Je n'ai pas d'argent maintenant mais j'espère plus tard en avoir. »

La projection dans l'avenir peut parfois être compliquée pour les jeunes car elle amène à réfléchir aux incertitudes du lendemain et notamment à l'âge de la majorité qui entraîne le départ du centre et le basculement vers la nécessité d'être autonome.

« J'ai le permis de séjour pour un an. Mais je ne sais pas ce que je vais faire en septembre vu que j'ai 18 ans en août. Mais j'ai confiance en mon éducatrice référente. »

« Je n'ai pas encore beaucoup pensé à mon futur. Je sais ce qui va m'arriver quand j'aurai 18 ans je sais qu'après ma formation je devrais travailler. »

« On verra dans quelques années mais je vois que j'ai changé donc je ne sais pas si je retournerais en Albanie. Si je peux je demanderai la double nationalité. »



Des jeunes extrêmement reconnaissants du soutien que leur apporte l'association mais qui en souhaiterait encore davantage. Ils sont extrêmement satisfaits des apprentissages professionnels. Les professeurs sont appréciés pour leurs qualités d'enseignement mais également pour leur côté « aidant » qui visiblement dépasse le cadre de la formation. Leur vie lorsqu'ils sont ici se passe dans de très bonnes conditions.

Ils pensent de l'accompagnement effectué par l'association qu'il les aidera à trouver un travail ou une entreprise, à obtenir des papiers ainsi que leur faciliter l'accès au logement.

Certains jeunes attendent des compléments de formation et notamment une aide à l'utilisation des moyens informatiques qu'ils jugent important de maîtriser de nos jours. Un jeune a exprimé le fait que l'aide au transport mériterait d'être revalorisée car cela n'est actuellement pas suffisant pour lui.

« On va m'aider à trouver du travail après mon stage d'un mois. Ils vont m'aider à trouver une entreprise. »

« S'il y avait quelque chose à améliorer, je demanderais une formation en informatique. »

« Si l'association pouvait m'aider à trouver des papiers car actuellement je suis sous la responsabilité du Centre (pour mineurs) qui dépend de la Deputacion. Ce serait un échec de revenir en Guinée sans avoir travaillé. »

« J'aimerais apprendre l'anglais c'est bien ça donne plus de possibilité pour travailler même en Espagne, en Allemagne, en Italie. »

« Je ne suis pas fort en informatique. En Guinée, je n'en faisais pas du tout. Nous n'avons pas de cours informatique ici. Or ce serait une bonne chose. Je vais dans la salle informatique quelques fois lors des cours d'espagnol. Mais l'homme moderne doit savoir manipuler un ordinateur. Moi je me débrouille un peu. »

« J'aimerais vivre seul mais ne l'ai pas demandé. Je pense que l'association pourrait m'aider à cela. Je ne leur ai pas demandé car actuellement je vis avec une personne. C'est à cette personne que je dois d'abord demander. »

3. Projections à long terme : fonder une famille et réussir



La majorité de ces jeunes prévoient de fonder une famille. Certains en France ou dans leur pays d'origine. D'autres n'ont pas de lieu privilégié pour le faire.

« Cela m'intéresse de fonder une famille. Je souhaite la fonder en France. Pas de retour au Cameroun en dehors des vacances. »

« Je sais que je n'épouserai pas une femme qui sera loin de moi. Je vois des gens qui épousent des femmes et elles sont en Afrique ou autre part et eux ils sont en Europe mais moi non. Je veux une femme qui sera près de moi. Les enfants, ça dépend de Dieu. »

« Je n'ai jamais pensé au mariage. J'ai 17 ans. C'est trop tôt. Même ma famille elle ne me parle pas de ça. A 40 ans, là il faut se marier. »

Les jeunes interrogés considèrent qu'ils auront réussi leur vie une fois qu'ils seront devenus propriétaires d'une maison, qu'ils travailleront et qu'ils auront fondé une famille. Pour d'autres, la réussite sera complète une fois qu'ils exerceront le métier de leurs rêves, en France ou dans leur pays d'origine. Parmi ces jeunes, certains ont souligné que la réussite passerait aussi par la solidarité et l'aide qu'ils apporteront à d'autres personnes.

« J'aurai réussi quand j'aurai une maison à mon nom, un champ et quelques hectares d'arbres où mon fils pourra venir quand je serai mort. »

« Je veux construire ma maison au Mali, pour retourner en vacances. »

« Réussir sa vie, c'est : avoir du travail, avoir une famille, gagner de l'argent, avoir une maison, être solidaire avec les gens. »

« Pour l'instant : trouver de l'argent et retourner voir ma mère mais pour l'instant, je n'ai pas l'argent. »

« Réussir ma vie c'est : avoir un travail et envoyer de l'argent à mes parents (ils ont une boutique de vêtements et d'alimentation). Pour l'instant, je n'ai pas pu leur en envoyer. Je pourrai leur en envoyer quand je commencerai à travailler. »

« Une vie réussie, c'est : avoir un travail, avoir un chez-moi, avoir des papiers, mettre un projet en place qui pourra aider d'autres gens à avoir un "chez eux", notamment les étrangers. »

« J'aurais réussi ma vie quand j'aurai une femme, des enfants, un travail et une maison. »

« Devenir ingénieur d'informatique ça serait l'idéal et je m'arrêterai là. »

« Je viens de commencer ma vie. Réussir dans la vie : avoir un diplôme, un travail en CDI, une femme, des enfants, un bon salaire qui entre dans la banque. C'est un début. Petit à petit, un oiseau fait son nid. »

« Pour réussir, il faut la maîtrise d'un métier, par exemple la cuisine. »

« Réussir c'est quand j'aurais mon commerce au Mali parce que mon père est commerçant, je vais le remplacer. »

« J'aurais réussi ma vie quand je serai devenu footballeur et que je pourrai aider des jeunes déscolarisés de mon pays via une fondation. »



Certains ont imaginé le début d'un scénario qui mêle formation, recherche d'emploi, installation définitive en Italie et retour pour « les vacances » dans leur pays.

« Maintenant je veux être chef cuisinier avant je voulais être joueur de foot. Je peux compter sur mes amis albanais ici Boubacar et Talla et en dehors d'autres amis albanais. »

« Je pense que je vais travailler et avoir un peu d'argent me marier en Egypte et revenir travailler en Italie. Je vais utiliser la bourse de travail pour gagner de l'argent et pouvoir partir en Egypte et ensuite revenir en Italie. »

« L'argent pour pouvoir retourner au Sénégal, la famille et la santé. Je terminerai ma vie au Sénégal mais avant je resterai en Italie. »

« Dans trois ou cinq ans je retournerais au Sénégal pour la famille mais je reviendrais en Europe après. Je veux me marier avec une sénégalaise au Sénégal. »

« Je sais que je veux faire ça [son métier] ici et travailler ici avec les italiens. »

Quelques jeunes nous ont confié ne pas avoir de projets en particulier aussi bien personnels que professionnels. Ils estiment que l'avenir n'est pas écrit et qu'ils « s'adapteront » en fonction des événements ou des opportunités.

« Je pense à me marier peu importe en Italie ou ailleurs. Avant tout tu dois avoir un travail sinon tu ne peux pas avoir de voiture. Etre en bonne santé pour vivre longtemps et avoir beaucoup d'argent pour aider des gens qui souffrent. »

« Pour l'instant je pense rester en Italie mais si je pouvais changer je m'adapterai à mon nouvel environnement. Je me marierai sûrement avec quelqu'un mais aujourd'hui on ne peut pas savoir. »

« Je ne pense pas tellement à mon avenir mais j'ai encore une année d'école et je ne sais pas ce que je vais faire. Mais le plus important c'est de terminer ma formation. »

« Il faut être positif mais c'est normal d'avoir peur de l'avenir mais je pense positivement à mon avenir. »



Au sujet de leur avenir et de la façon de l'imaginer (dans 10 ans ou plus), **la plupart des jeunes nous a déclaré ne pas être inquiets ou stressés.** Malgré leur situation actuelle et les difficultés qu'ils peuvent rencontrer, ils nous ont affirmé ne pas avoir peur du futur.

« L'avenir ? Non, ça ne m'inquiète pas. »

« Le futur ne me fait pas peur tant que je suis en bonne santé. Je pense trouver du travail. »

« Un jour j'ai pensé pouvoir faire des choses et c'est arrivé alors ça devrait être possible. Tout ça c'est grâce à la santé, le tout puissant et les associations ici. »

Pour la plupart des jeunes, **une vie réussie consistera à avoir un travail qui leur permettra de gagner beaucoup d'argent.** L'argent est souvent cité par les jeunes ; il est pour eux une condition importante de retour au pays. Ils n'imaginent pas retourner dans leur pays d'origine sans argent. Cela serait vécu à la fois comme un échec personnel mais également familial.

« Obtenir les papiers c'est le plus important. Je pensais que travailler serait plus facile mais en fait c'est compliqué si on n'en a pas. »

« Faire mon métier d'électricien et avoir beaucoup d'argent. Mais le plus important c'est d'être en bonne santé. Il y a des personnes qui sont très riches mais restent chez elles car elles sont malades. »

« Pour moi être heureux c'est avoir accompli ton devoir. Pour moi mon devoir c'est de chercher à s'occuper de sa famille et de celle de ceux qui n'en ont pas. »

« Je serai content de moi quand je serai en bonne santé et si j'arrive à faire toute ma vie de la menuiserie, je remercierais toute ma famille et tous ceux qui m'ont aidé. Pour moi réussir c'est réaliser mon rêve, c'est arrivé à transmettre ce que j'ai appris et aider les autres. »

« En premier je mets la santé ; si il n'y a pas la santé tout est bloqué. Après je me réfère à la dignité humaine quelle que soit la personnalité. Après avoir les moyens d'avoir son pain quotidien. »

« Avoir un travail et des enfants si Dieu le veut. »

« Quand je serai millionnaire. J'enverrai ma mère à la Mecque. Si j'ai de l'argent je retourne au Maroc. J'aurai réussi ma vie quand mes enfants auront réussi la leur et auront un bon travail. Pas comme la menuiserie car c'est dur. »

« La famille c'est important dans la vie. J'aimerais beaucoup avoir une famille je voudrais me marier avoir des enfants et une maison avec mes parents au Maroc. »

« Mon projet est d'être avocat et quand je serai plus âgé j'aurais une famille et des enfants. »

« Après je veux faire de la plomberie en entreprise pour travailler dans une grande entreprise ou ailleurs en Espagne et pourquoi pas en France à Bordeaux. »

« Fonder une famille, avoir des enfants. J'aurai une famille quand j'aurai un travail. Je m'imagine travailler peu importe le domaine. »

« Je souhaite travailler, aller de l'avant, être capable d'aider ma famille, me marier et avoir des enfants comme tout le monde le voudrait. Pour que ma famille ne manque de rien, je voudrais pouvoir tous les aider ainsi que les autres personnes de mon village. »

Lorsque nous leur avons demandé sur qui ils pouvaient compter pour atteindre leurs objectifs de vie à long terme, les jeunes ont cité quelques proches, du personnel associatif mais jamais leurs parents et certains nous ont répondu « personne ».

« C'est les gens d'ici, de l'association, qui m'ont aidé surtout les gens de la menuiserie. A travers ma seule connaissance je ne peux trouver de travail donc j'ai besoin d'eux. »

« Ma sœur elle travaille en France. Ma sœur peut m'aider elle m'a déjà envoyé de l'argent, je lui disais que tout va bien. »

« Les gens proches de moi (famille, amis) pourront m'aider. Aujourd'hui je ne sais pas encore ce qui pourra m'aider à réussir mon projet. »

« Pour le moment ? Je ne sais pas sur qui compter ... »

« Dieu m'a envoyé les gens, ils sont apparus dans ma vie comme ça et ils m'ont aidé ; ma famille ne peut pas m'aider. Ma famille c'est les gens proches. Sans volonté on ne t'aide pas. Certains peuvent t'aider par « amour de Dieu ». »

Conclusion

Quelques éléments de réflexion sur l'accompagnement des jeunes MNA en Europe

Sur le parcours

Parmi les jeunes rencontrés, **plusieurs nous ont fait part des difficultés qu'ils avaient eues ou continuaient à avoir pour « oublier » ou « apprendre à vivre » avec le souvenir des expériences traumatisantes** qu'ils ont vécues durant leur voyage vers l'Europe.

Est-ce qu'une prise en charge psychologique est automatiquement organisée par les équipes éducatives ?

Sur l'accueil

Plusieurs jeunes ont exprimé le sentiment de ne pas être assez impliqués par l'équipe éducative dans le processus de prise de décisions les concernant directement. Certains jeunes nous ont fait part de leur frustration de se voir imposer des décisions sans en comprendre les raisons. D'autres ne se sentent pas soutenus dans la réalisation de leurs démarches administratives.

Est-ce qu'associer les jeunes à la prise de décision ne permettrait pas de les valoriser et s'assurer ainsi de leur bonne volonté pour la mise en œuvre des décisions ?

Lors de nos échanges avec certains jeunes nous avons eu le sentiment que leur vie dans les centres n'était pas très épanouissante. **Certains jeunes nous ont fait part de leur ennui profond au cours de la journée car ils n'avaient pas accès aux activités qui étaient proposées aux autres jeunes du même centre.** Globalement les jeunes vivent dans une forme plus ou moins importante d'isolement au quotidien.

Favoriser l'accès aux loisirs des jeunes ne serait-il pas un moyen efficace d'améliorer leur bien-être, leur insertion sociale et de lutter contre « l'isolement » ?

Certains jeunes ont évoqué avec nous des difficultés à accéder aux soins, à des médicaments, à des vêtements chauds ou à vivre dans un lieu propre et sain. D'autres ont évoqué des comportements de la communauté des encadrants/éducateurs désobligeants à leurs égards.

Les comportements considérés par les jeunes comme déplacés sont-ils le fait d'une incompréhension culturelle ou d'un manque de formation ou de maladroites de la part de la communauté éducative ?

Concernant **les centres pour mineurs**, au regard des propos tenus par les jeunes :

Est-ce que les encadrants/éducateurs ont conscience du mal-être de certains jeunes à cohabiter avec d'autres jeunes de cultures différentes ?

Les jeunes que nous avons rencontrés attendent de l'aide de l'association sur des sujets aussi divers que le logement, la formation, la recherche d'emploi ou la régularisation de leur situation administrative en Espagne.

Cette concentration, autour d'un faible nombre d'acteurs, de la réponse aux besoins des jeunes nous conduit à nous interroger sur les points suivants :

Le fait de s'adresser à la même structure quel que soit le sujet n'aurait-il pas comme effet d'encourager le phénomène de l'« éternel étudiant » car cela permet aux jeunes de demeurer dans un cadre sécurisant car stable ? N'est-ce pas une des causes au fait que les jeunes souhaitent réaliser successivement plusieurs formations ?

Sur la formation suivie

Au cours de nos échanges avec les jeunes, nous avons noté que **la formation suivie était parfois « subie » par certains d'entre eux qui se voient contraints de suivre un cursus qui ne les intéresse/ne leur correspond pas. Certains ont même exprimé le fait de ne jamais vouloir exercer le métier préparé.**

Les formations professionnalisantes courtes sont-elles les seules solutions envisageables pour les jeunes à potentiel ?

De même, **il semblerait que le choix de la formation se fasse une fois que le jeune ait été orienté vers un foyer.** Cependant, il est fréquent aussi qu'une fois accueilli au sein du foyer, on l'oriente vers une formation disponible sur le même site ou vers un établissement se trouvant à proximité.

Est-il acceptable pour certains jeunes ayant d'autres aspirations professionnelles que leur potentiel soit « renié » car leur hébergement est privilégié au détriment de leur formation ?

Même s'ils ne réalisent pas la formation souhaitée, **l'accès à la formation et aux savoirs sont des éléments importants de satisfaction des jeunes.** Parmi ceux que nous avons rencontrés, certains ont émis des souhaits ou des difficultés d'apprentissage qui nous amènent aux réflexions suivantes :

Le souhait des jeunes qui consiste à effectuer successivement plusieurs formations est-il révélateur d'une absence de « projet professionnel » de leur part, d'un manque de confiance qui les incite à rester le plus longtemps possible dans le système actuel (« sécurisant ») ou d'un problème d'orientation professionnelle (contraint ou non par l'offre de formation) ?

Les jeunes nous ayant souvent indiqué vouloir retourner dans leur pays afin de créer leur entreprise (plutôt artisanale), ne serait-il pas utile d'inclure dans les formations une initiation/formation à la gestion de microentreprise ?

Sur l'intégration en Europe

Les échanges avec les jeunes nous ont permis de comprendre que **certains vivaient un vrai décalage entre leurs idées préconçues sur l'Europe et la réalité qu'ils y vivent depuis leur arrivée.** De même, d'autres jeunes nous ont fait part de leur sentiment d'isolement à leur arrivée au sein du foyer qui ralentit leur adaptation à cette nouvelle vie.

Existe-t-il au sein des établissements, des groupes de discussion entre jeunes mineurs non accompagnés afin de leur faire partager leurs ressentis sur ce qu'ils pensaient trouver en Europe et la réalité vécue ?

Ce sentiment d'isolement est renforcé pour certains par la non-maîtrise de la langue. En effet, cela peut constituer un véritable frein à l'intégration et à la scolarisation de ces jeunes nouvellement arrivés.

Est-ce que le nombre de cours de langue est-il suffisant ? De même, la fréquence hebdomadaire des cours et leur durée permet-elle à ces jeunes de progresser de manière satisfaisante ?

La majorité des jeunes rencontrés estime ne pas avoir été victimes d'actes de racisme mais ressent cependant un certain racisme ambiant à leur encontre. Ce ressenti reste de l'ordre du « subjectif », dans la mesure où aucun « réel acte » de racisme n'a été personnellement vécu par eux.

Favoriser la déconstruction de leurs propres représentations pourrait peut-être permettre à ces jeunes de mieux vivre leur intégration ?

Une étude réalisée par :



OBSERVATOIRE
DES JEUNES ET DES FAMILLES



18, rue Barbès
92128 Montrouge Cedex

Tél. +33 (0)1.74.31.62.60
contact@verslehaut.org

www.verslehaut.org